

Couverture 1 : *Mary Walsh* (1879-1926), fille de Barney
Couverture 4 : *Paysage d'Irlande*, istockphoto

© 2021

Aubin  **Blanchet recherches historiques**
L'Assomption, QC
Renée Blanchet, 1941-
Georges Aubin, 1942-
reneebl@videotron.ca
ablhisto@videotron.ca

Infographie et imprimerie
Imprimerie Reflet, Boucherville

ISBN : 978-2-924900-28-4

Dépôt légal : 4^e trimestre 2021
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

BARNEY ET LES AUTRES

Renée Blanchet
Georges Aubin

BARNEY ET LES AUTRES

Récits biographiques

Aubin  Blanchet
recherches historiques

I. LA VIE RÊVÉE DE BARNEY

Un petit homme roux au visage patibulaire circulait, pensif, devant la vieille église de Kilcommon en Irlande.

« Si je demande à Dieu de m'éclairer, peut-être trouverai-je aujourd'hui même le chemin à suivre pour mettre ma famille à l'abri de la famine et surtout l'éloigner d'une vie misérable, telle que nous la connaissons depuis des décennies. »

En ce mois de mai 1893, la situation de l'Irlande s'était aggravée, la famine menaçant le pays entier.

« Seigneur, implora l'homme, en se jetant à genoux, aidez-moi de vos lumières, je vous en prie. Mon commerce ne suffit plus à nourrir ma famille, et cette famine nous terrifie sans relâche ! »

Les pensées de Barney Walsh se tournèrent vers Claremorris où son épouse Margaret et ses trois enfants, Mary, Delia et Michael tenaient à bout de bras le *Variety Store*, se dévouant corps et âme, en son absence, afin que toute la famille ait le strict nécessaire.

Dans l'église froide et vide, Barney – de son vrai nom Bartholomew – se leva au bout d'un quart d'heure, rassuré quant à la décision à prendre.

Il se dirigea vers la sortie du temple, ressassant dans sa tête : « Oui, décidément, la seule solution est de sortir ma famille de ce pays. Plusieurs de mes compatriotes ont pris

le chemin de l'exil, c'est bien le seul moyen de fuir la famine. »

Il jeta un dernier coup d'œil à l'église de Kilcommon, vieille chapelle dans laquelle Margaret lui avait dit oui. Sa femme, qui venait de Derrymore, au nord du lac Mask, dans le comté de Mayo, il l'avait rencontrée un après-midi de l'été 1877 et l'avait revue à un grand rassemblement patronné par John Patrick Leonard, à Hollymount, qui avait attiré tous les patriotes du comté de Mayo. Margaret avait, ce jour-là, une belle robe de couleur bleue avec des dentelles au collet, et un sourire radieux, malgré la grisaille qui planait sur la foule. Leonard, patriote zélé, était devenu un Fenian convaincu et vivait maintenant en France. Il avait fait le voyage exprès en Irlande pour inciter les paysans, opprimés par l'Angleterre, à faire l'indépendance.



Barney, cet homme débrouillard et entreprenant

En février 1878, Barney, tout bonnement, avait demandé à Margaret de l'épouser; Margaret était tombée sous le charme de cet homme, débrouillard et entreprenant.

Le mariage avait été béni à Kilcommon par le révérend Edward King, en présence d'Owen Gaynard, père de l'épouse, un fermier, vieillard de 70 ans qui se déplaçait péniblement avec une canne. Étant donné que Michael Walsh, le père de Barney, était mort depuis plusieurs années, le prétendant au mariage avait demandé l'assistance de John Hynes et de sa femme Bridget, deux de ses bons amis dans le commerce.



Le mariage avait été béni à Kilcommon

Son cheval l'attendait, attaché au poteau, près de l'église. Barney monta dans la barouche, commanda Kinny qui partit au pas. Barney était né en 1844, au pire des années de la grande famine. Toute sa jeunesse il avait lutté avec plus ou moins de succès contre la pauvreté. Il était temps qu'il en sortît et qu'il se fit une existence décente en Amérique, pays de tous les rêves. Une image terrible lui revint en mémoire : un homme émacié por-

tant son enfant sur ses épaules, marchant lentement, les yeux à demi fermés, évacués de tout espoir.

Il commanda fermement Kinny, qui prit le trot. Barney aimait revoir les lieux de son enfance. Il prit la direction opposée de Claremorris où il habitait, longea le lac Carra où il avait passé des heures à pêcher. Plus loin, il y avait le lac Mask, de plus grande étendue. Les deux plans d'eau avaient fait le bonheur de sa petite enfance. Avec son père Michael, il arrivait à capturer force gardons aux yeux rouges ou une anguille. En allant un peu plus loin avec une embarcation de fortune, il pouvait prendre des truites en quantité. En ces temps de famine, le poisson remplaçait avantageusement la pomme de terre.

En cours de route, Bartholomew continua à réfléchir à voix haute : « Et cette chère Margaret, qui souffre de plus en plus de toutes sortes de maux ! Le climat de ce pays ne lui convient plus ! Oui, décidément, il faut sortir ma famille de l'Irlande. »

L'homme se dirigeait maintenant vers Claremorris.

Certain que le Seigneur l'eût guidé dans son choix, Barney appréhendait tout de même la réaction de sa femme et de ses enfants.

« Ma pauvre Margaret souffre des poumons. Climat pluvieux, famines à répétition n'ont cessé de nous tourmenter, depuis des décennies ! Ma décision est bien arrêtée : nous partirons pour l'Amérique. Je connais depuis longtemps une petite ville qui me tient à cœur dans le Massachusetts. J'ai travaillé là, j'y ai même des amis. »

À la nuit tombée, il franchit le seuil de sa maison. Barney sentit qu'il allait prendre là une grave décision, aussi se répétait-il sa démarche de partir, comme pour se donner du courage devant ce qui l'attendait.

Il retourna dans tous les sens la manière d'annoncer sa décision à la famille de sorte qu'il se leva le lendemain matin totalement épuisé par l'insomnie.

Malgré tout, au déjeuner, devant le maigre repas fait de pain et d'un peu de lait, Barney annonça, prenant place sur le siège qui lui était réservé :

– Ma femme et mes enfants, je vous demande d'écouter attentivement l'annonce que je vais vous faire.

Quatre paires d'yeux, remplis d'interrogations se tournèrent vers le père de famille.

– Ma trop bonne femme et mes chers enfants, j'ai quelque chose d'important à vous apprendre...

Propriétaire d'un petit magasin de variétés depuis plusieurs années, Barney avait mené jusqu'à ce jour une vie réglée, sans trop de contrecoups devant l'adversité. Ses séjours en Amérique lui avaient apporté un supplément de revenus, mais son magasin de Claremorris avait réduit sa famille à l'indigence. Il s'élança, se tenant bien droit au bout de la table, mais en s'appuyant sur la chaise, il déclara :

– Je ne vous apprendrai rien en vous disant que notre pays, l'Irlande, s'enfonce dans un marasme dont on ne voit pas la fin. Aussi, en tant que père de famille, j'ai décidé que nous irons vivre sous peu aux États-Unis, comme l'ont fait plusieurs de nos compatriotes. Mahoney, Dowling et d'autres sont partis. Nous ferons aussi bien qu'eux. J'ai déjà travaillé aux États, j'ai là-bas un gagne-pain pour nous tous.

En entendant cela, sa femme sursauta :

– Tu n'y penses pas, mon pauvre Barney... Tout ce que cela suppose de démarches.

– Hier, j'ai demandé à Dieu de m'éclairer, et après consultations avec l'immigration, il s'avère très simple de faire les demandes de partir. Personne ne s'est vu refuser ce droit jusqu'à ce jour.

S'adressant directement à Margaret, il ajouta :

– Toi, ma pauvre femme, tu souffres de plus en plus de phtisie, certainement à cause du climat; c'est mon devoir de m'occuper de ton bien-être. Ce temps pluvieux, qui nous afflige depuis des années, est l'une des raisons de tes fréquentes maladies. Je connais les États depuis longtemps, le climat y est sain et tu te sentiras renaître.

Margaret resta d'abord impassible mais sa physionomie changea subitement :

– Peux-tu bien me dire, mon ami, comment tu comptes t'y prendre pour arriver à tes fins ? Tout cela dit sur un ton démontrant un profond désaccord.

Mary, Delia et Michael, que l'idée enchantait déjà, firent bien attention de ne point intervenir mal à propos.

– Ma chère femme, répondit Barney, n'est-ce pas que tu vois par toi-même comme il est difficile, depuis toujours, de t'offrir à toi et à nos enfants une vie normale ? Une vie autre que celle de la grande misère que nous subissons depuis tant d'années ? La situation du pays s'aggrave de jour en jour. Je juge comme un devoir de vous extirper d'ici.

– Quand partirons-nous ? demanda Delia que cette idée enchantait.

Delia, la deuxième des filles, qui allait sur ses 12 ans en juillet, avait une petite frimousse de belette et des yeux où se lisaient l'intelligence et la joie de vivre.

– Bien entendu que ce projet ne peut se réaliser du jour au lendemain. Je dois d'abord obtenir l'avis du gou-

vernement irlandais, même si nous savons depuis longtemps que c'est l'Angleterre qui décide de tout.

– C'est bien beau tout cela, dit sa femme, mais tu sais comme moi que ce sera très long avant que toutes les formalités soient remplies.

– Fais-moi donc confiance pour une fois, ma femme ! Je connais tous les rouages des procédures, mais comme beaucoup d'Irlandais choisissent de s'expatrier, il est fort probable que nous rencontrerons des délais dans nos demandes. Si la chose peut te rassurer, ma femme, je remplirai tous les papiers nécessaires, au plus tard cette semaine.

Barney n'avait pas dit à sa femme qu'il avait mis de côté un petit pécule pour faire face aux événements. Prendre un vapeur pour l'Amérique coûte de l'argent. Au repas du soir, Barney revint sur le sujet.

Enthousiasmée, Mary, l'aînée des filles, âgée de 14 ans, une grande femme déjà, avec de petits yeux de souris, les cheveux attachés, serrés vers l'arrière, dégageant son front, s'enquit :

– J'ai déjà sorti mon portemanteau du placard. Cher papa, quand donc partirons-nous ?

– Il y a beaucoup de démarches à faire, Mary. D'abord, je dois prouver que je suis bien citoyen irlandais et que je compte m'établir aux États-Unis. En plus, je dois leur fournir la raison principale de cette demande : le désir d'améliorer la situation de la famille et de fuir la disette à répétition. Vous pourrez ensuite vous établir vous-mêmes dans ce nouveau pays et devenir de bons citoyens américains, heureux de vivre normalement.

À son tour, Delia prit un air rêveur et demanda :

– Mon père, ne pourriez-vous pas nous fournir la date plus précise de ce départ que nous attendons tous avec impatience ?

– Comprenez, mes enfants, répondit Barney, devenu un peu impatient, je suis toujours dépendant des démarches administratives. Mais on m'a laissé entendre là-bas, à Dublin, que d'ici l'automne, j'aurai droit à une réponse. Ne vous inquiétez donc pas et faites-moi confiance.

Delia se mit à compter; on était en mai 1893 et l'automne était encore très loin.

– Y aurait-il des raisons qui nous empêcheraient de partir ? fit Delia avec inquiétude.

– Mais non, chère enfant. Le gouvernement encourage même les Irlandais à s'expatrier. Les Anglais, toujours charitables, sont prêts à tout pour se débarrasser de nous. Vraiment, il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Il y a tellement de misère et de famine dans le pays tout entier, que les autorités ne demandent pas mieux que de nous voir prendre le chemin de l'exil. Mais il y a une chose dont je ne vous ai pas encore parlé : nous ne pourrions vivre dans ce pays si je n'ai pas d'adresse officielle et un travail assuré là-bas.

– Est-ce à dire qu'on pourrait refuser nos demandes ? s'inquiéta encore une fois Delia.

– Aucunement. Entre-temps, vous devrez continuer à survivre grâce au magasin. C'est pourquoi je vous demande, mes chers enfants, de bien épauler votre mère pour qu'il vous revienne quelques ressources. Ce que je vous demande là est absolument indispensable, car on nous permet d'émigrer à la condition expresse d'avoir un emploi rémunéré aux États. J'ai acquis l'an dernier ma

citoyenneté américaine et j'aurai un emploi bien assuré qui me permettra de vous faire vivre convenablement. Donc nous pourrons immigrer tous ensemble.

Sa femme, ayant écouté sans broncher, intervint alors :

– J'ai bien peur que tes beaux projets ne nous mènent à rien. Tout cela se passe bien loin de chez nous. Quel contrôle pouvons-nous avoir sur des décisions qui se passent si loin ?

Barney, exaspéré, répondit :

– Qui te dit que tout cela ne nous mènera nulle part ? Ma pauvre Margaret, ne vois-tu pas la vie de misère que nous vivons ? Je pars pour l'Amérique la semaine prochaine, j'ai l'argent qu'il me faut pour faire le voyage aller-retour. Je préparerai une belle place pour tous nous autres.

Se tournant vers ses enfants, Barney ajouta :

– De là-bas, je vous écrirai régulièrement si la chose est possible, ainsi vous serez informés comment vont mes affaires. J'ai ouï dire que l'on recrute beaucoup d'hommes pour travailler sur les chemins de fer.

S'adressant à ses enfants, il insista :

– Vous devrez aider votre mère, car les forces vives ici, c'est vous, mes enfants. La mauvaise santé de Margaret l'empêche de faire de gros travaux, je compte donc sur vous trois.

Michael, le plus jeune de la famille, qui allait sur ses sept ans, se vit tout à coup investi d'une responsabilité immense de chef de famille. Dans sa tête, il avait grandi de quelques pouces depuis cette conversation.



Faisant fi des appréhensions de son épouse, Barney se rendit dans les jours suivants à O'Connell Street, là où se trouvaient les bureaux des agents de l'immigration. Il obtint les dernières informations nécessaires.

Revenant chez lui, un journal sous le bras, Barney raconta, en dépliant le *Workers' Republic*, que Cleveland, le président américain, certifie que les immigrants irlandais, de bonne volonté, seront assurés de ne point mourir de faim et d'avoir un travail jusqu'à la fin de leurs jours.

Margaret ne put s'empêcher d'avoir un soupir de désapprobation.

– Cesse de me contredire, ma femme, s'impatienta Barney. Ne crains-tu pas les pillages, au magasin ? Nous en avons été victimes dans le passé. Tu sais bien que les affamés de Claremorris sont prêts à tout pour ne pas mourir de faim !

Il faut dire que la situation de l'Irlande était catastrophique. L'aliment de base, la pomme de terre, faisait cruellement défaut. Non seulement la population mourait par malnutrition mais aussi de maladies qui revenaient épisodiquement. Le typhus, le choléra et la fièvre typhoïde, sans compter les diarrhées et la dysenterie, engendraient de nombreux décès. En désespoir de cause, on assistait parfois à des cas de cannibalisme.

C'est donc pour fuir pareil climat social, que le père de famille, Barney Walsh, bien au fait de la situation extrêmement pénible du pays, avait pris sa décision, convaincu d'agir pour le bien de sa famille en s'installant aux États-Unis.

Barney ne fut pas le seul à s'enfuir de ce pays de misère. Près de 1,8 millions d'Irlandais avaient espéré un avenir meilleur et étaient montés à bord de ces navires

mal équipés, comme au temps de la colonie, et sur lesquels avaient péri plusieurs d'entre eux.

Ceux qui fuyaient la famine furent rattrapés par des épidémies : en 1847 et les années suivantes, 7 553 personnes, des Irlandais en majorité, étaient mortes dans la Grosse-Île, près de Montmagny, victimes du typhus. Un cimetière, à l'ouest, honorait leur mémoire, avec une croix celtique qu'on apercevait au sommet de l'île. On y construisit un hôpital desservant les malades; pour les médecins et les hauts fonctionnaires, des résidences particulières.



Une croix celtique qu'on apercevait au sommet de l'île

Au cours de l'été de 1893, Barney partit pour l'Amérique pour préparer la venue de sa famille.

Quelques semaines après son départ, les Walsh eurent droit à une première lettre où il racontait sa difficile traversée à bord d'un navire sur lequel périrent deux Irlan-

dais. On les enroulait dans une bâche et ils étaient précipités au fond de la mer.

Dans sa première correspondance, Barney détaillait de long en large les conditions d'hygiène déplorables de ce voyage où vingt fois il avait cru périr, avant d'arriver à Boston. Dans sa seconde lettre, il annonçait tout de même d'excellentes nouvelles de Fitchburg, une petite ville du Massachusetts.

Fitchburg, 8th of August 1893

My dear wife and beloved children,

I have a job at the Boston and Maine Railroad, here in Fitchburg.

I sell tickets to travellers and help for the luggage.

I also rent a little house, here, in Fitchburg. Some day, we will be all together and happy at the end.

I am in a very good health. Hope it's the same in Claremorris.

How goes the store there ?

Do you know if many people are still leaving Ireland now-a-days ?

My beloved wife, take a great care of your health. I suppose the children are also in good health.

Give me an answer rapidly.

I love you all and hope we will be together soon.

Your husband and father.

B.W.

P.-S. Michael, you are the man of the house now. I hope you help your mother every day, as a good kid must do.

You are all in my heart, every hour of the day.

Love you all. Take great care of yourselves.

Barney

Ce fut le début d'une correspondance qui s'étira aussi longtemps que la famille se trouva écartelée entre les deux continents.

Pendant ce temps, aux États-Unis, le climat social allait en se dégradant. La crise économique de 1893 engendrait un véritable krach. Il y eut un effondrement du financement des chemins de fer; faillites bancaires, chômage élevé. Barney en fit part à sa famille dans une deuxième lettre qui disait en substance ce qui suit :

Fitchburg, United States
15 of August 1893

Bien chers femme et enfants,

Le climat social ici se désagrège car il y a beaucoup de problèmes : les banques sont en rupture de stocks; le chômage atteint 19 % et il y a de perpétuelles grèves qui perturbent l'économie nationale.

Heureusement, tout cela ne m'atteint pas personnellement et je rêve toujours du moment où nous serons tous réunis ici, à Fitchburg.

J'espère que vous tenez notre commerce honorablement. Je compte sur toi, Michael, pour voir à la subsistance de la famille.

Je prie Dieu chaque jour pour qu'il vous maintienne en santé et qu'enfin, à une date que j'espère assez rapprochée, vous puissiez venir habiter avec moi dans ce nouveau pays, bien que les problèmes sociaux ne manquent pas, ici non plus. Mais la famille étant réunie, nous saurons surmonter les difficultés et être heureux tous ensemble.

Je compte retourner en Irlande sous peu, car ma famille me manque et j'en profiterai pour vous apporter une surprise.

J'embrasse tout le monde et attends, avec impatience, de vous serrer tous dans mes bras.

Barney Walsh

Maintenant naturalisé citoyen américain, Barney avait économisé et ne dépensait qu'avec parcimonie son salaire comme employé du Fitchburg Railroad. Il fit si bien, qu'au mois de décembre de la même année 1893, on le vit apparaître subitement au magasin de Claremorris, où les affaires allaient mollement.

Margaret tomba dans les bras de Barney, se frottant les yeux, pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas. Le visage émacié, les cheveux attachés, enceinte depuis mai dernier, elle avait maintenant sept mois de grossesse qui l'avaient transformée en petite boulotte.



Margaret tomba dans les bras de Barney

– Tu ne nous avais pas prévenus de ton retour, fit la femme, estomaquée, reprenant son souffle et s'assoiant aussitôt.

– C'est bien plus agréable comme ça puisque je vous ai fait une surprise, dit Barney.

Le moment d'étonnement passé, chacun se précipita vers Barney, lui donnant caresses et baisers. Il supporta mal tant d'affection, lui qui en était privé depuis son départ pour l'Amérique ! Mais il fut saisi d'un moment d'émotion et se laissa aller à pleurer comme un enfant, et toute la famille en fit autant. Une fois calmé, il dit :

– Si je n'avais pas eu la citoyenneté américaine, il aurait été difficile pour moi de revenir en Irlande. Mais comme j'ai un bon travail, une source de revenus assurés, et que j'ai loué une maison où nous vivrons tous bientôt, le gouvernement américain accorde des permis de séjour à l'étranger. Je vous informe de cela, car je ne peux demeurer ici qu'un mois ou deux. J'en profiterai pour trouver un acheteur du *Variety Store* et nous partirons le printemps venu.

Toute la famille entoura le petit homme qui, saisi d'émotion, essuya à nouveau quelques larmes.

Après avoir raconté comment se déroulait la vie en Amérique, Barney s'informa de tous et chacun, comment avait été leur vie depuis son départ, si Mary, sa plus vieille, s'était trouvé un ami de cœur et si les finances envoyées depuis Fitchburg étaient suffisantes jusqu'à ce jour.

Ce furent des moments de vérité intense pour la famille Walsh qui n'attendait qu'à être enfin réunie en Amérique.

– C'est comme un rêve pour nous, fit Michael, qui espérait depuis toujours rejoindre son père en Amérique.

Le séjour de Barney à Claremorris fut assombri par les douleurs chroniques de sa femme. Au moindre effort, Margaret perdait du sang et se sentait faible au point de se coucher. Février 1894 venu et sa grossesse arrivant à

terme, elle demanda l'aide de sa voisine Bridget, une veuve parvenue à la mi-cinquantaine, qui exerçait le métier de sage-femme depuis longtemps.

Bridget arriva à la brunante, poussée par une bourrasque. Elle enleva sa capeline, fit maison nette autour d'elle en envoyant les enfants se coucher, ordonna à Barney de s'asseoir près du feu et d'y rester jusqu'à ce qu'elle eût besoin de lui. Dans la chambre, elle ferma la porte, tira les rideaux, dit un bon mot à Margaret qui se tordait sous les crampes, étala sur un guéridon ses instruments d'obstétricienne – une corde de chanvre, un bol pour contenir de l'eau et un forceps en bois grossièrement taillé – et elle se lava les mains avec de l'alcool isopropylique.

Une heure passa et Bridget tenait au bout de son bras une petite fille dégoulinante qui poussa un cri de terreur.

– Une fille ! cria à son tour la parturiente à bout de souffle. Je veux qu'on l'appelle Margaret, comme moi.

Barney entrouvrit la porte et prit l'enfant que Bridget venait d'emballoter.

– Pas si vite, l'homme, trancha Bridget. Mon travail n'est pas fini.

Elle remarqua que Margaret avait perdu beaucoup de sang pendant son travail. Et l'hémorragie semblait ne vouloir s'arrêter. Après avoir emballoté la petite, elle se mit à emballoter la mère. Elle entourait les jambes et le bas-ventre de la femme avec des linges absorbants qu'elle attachait avec une corde en serrant de toutes ses forces.

– Je reviendrai demain, dit-elle à Barney en remettant sa capeline et en se plaignant des froids de février.

La situation en Irlande ne s'améliorait pas pour autant. Au magasin, tout le monde parlait du mildiou, ou de l'alternariose, qui avaient détruit jusqu'à 80 % des récoltes. Les clients ne pensaient qu'exil, encouragés par les récits du jeune Michael qui s'amusait parfois à les embellir, disant lui-même aux rares acheteurs qu'il était très facile de s'établir aux États-Unis, donnant en exemple le parcours de son père qui allait les emmener avec lui.



Après son accouchement, la femme de Barney se sentit faiblir de jour en jour, incapable de nourrir son enfant. Barney plaça la petite Margaret chez Alyson, une nourrice qu'il connaissait et qui habitait à deux rues du magasin.

Les fièvres et l'hémorragie eurent raison de Margaret qui succomba le matin du 13 février 1894, treize jours après la naissance de sa fille. Les yeux tournés vers le plafond de sa chambre, elle eut à peine le temps de dire à Barney :

– L'Amérique, ce sera pas pour moi. Je t'ai toujours aimé, mon pauvre vieux... je m'en vas te préparer une place... je t'attendrai.

Barney fit un grand signe de croix en s'éloignant. Sa femme était morte.

Les funérailles eurent lieu au cimetière de Claremorris¹ par un froid sibérien. Des vents venus de Westport

¹ Le décès est dans les registres de l'état civil d'Irlande, 1864-1958 : Margaret [Gaynard] Walsh, née vers 1855; inscription du décès, janvier-février-mars

balayaient le comté de Mayo depuis une quinzaine. Barney avait suivi distraitement la cérémonie dans l'église, avec ses enfants. Tous avaient le visage inondé de larmes, surtout quand le révérend O'Shea déclara que la défunte avait passé trop vite sur cette terre de douleurs, laissant de jeunes enfants et un mari inconsolables : seule la foi en Dieu permettrait de surmonter l'épreuve.

Le printemps venu, encore en habit de deuil, Barney mit en branle des démarches pour vendre son magasin. Il se rendit à Dublin auprès de ses fournisseurs. Quand Barney achetait, ils étaient habituellement affables et guillerets, ponctuant leurs discours de bons mots pour lui; mais cette fois, Barney voulait vendre : il fut reçu comme un minable clochard pestiféré.

Barney se dit que tout cela était bien normal; ses fournisseurs étaient tous des Anglais exploités qui n'avaient jamais eu aucune pitié pour les pauvres gens.

Il tourna dans Dublin, alla d'un magasin à l'autre et essuya partout le même refus cinglant. « Claremorris est trop loin de nos profits, la population trop peu nombreuse, les gens qui habitent dans ce village n'ont pas d'argent, les affaires y seraient toujours ruineuses. »

Au détour du Quai Edward, sur la Leffey, il entra dans un pub et commanda une Murphy's Irish red beer en donnant une poignée de pièces d'un penny au serveur. Il avala son liquide à petites gorgées en pensant à ses affaires.



Barney se rendit à Dublin auprès de ses fournisseurs

« J'aurais donc dû demander d'abord aux gens du comté de Mayo. Ils me connaissent bien. »

Il était trop tard pour y penser. La journée tirait à sa fin et il se dit que retourner à Claremorris le ramènerait devant son échec. Il commanda une autre Murphy, puis une autre encore après cinq minutes. Barney commença à avoir l'œil glauque. Il regardait la Leffey sans la voir. Il distinguait à peine un groupe de petits voiliers qui descendaient le courant vers l'embouchure. Il se dit que bientôt il partirait lui aussi pour ne plus revenir. Ses enfants ne méritaient pas de vivre en ce pays misérable. Les pence de bronze qu'il refilait au serveur portaient tous l'effigie de Victoria Dei Gratia Regina et, au revers, une Britannia qui tenait un trident de sa main gauche et, de la droite, un bouclier. Cette engeance de *Goddam Rosbifs* avait tué sa femme.

– Ces gens-là ne pensent qu'aux conquêtes. Ils exploitent les pauvres pour devenir riches.

Il déposa fermement son verre vide sur le zinc et sortit en se râpant l'épaule à l'embrasure de la porte.

Revenu à Claremorris le lendemain, il confia de nouveau les responsabilités du magasin à Mary, sa plus vieille, en l'avertissant de virer tous les fournisseurs qui pourraient se pointer. Il attela Kinny et se rendit à Holymount, descendit un peu plus au sud à Redfort pour rencontrer l'armurier Westcott qui se donnait un profil de riche en vendant des armes de chasse.

Dans son magasin, Ralph Westcott, un homme d'une trentaine d'années, râblé, le visage énigmatique, avait toujours le chapeau greffé sur le chignon en accueillant les clients. Aussitôt entré, Barney lui demanda :

– Ça te dirait, Ralph, d'acheter mon *Variety* ? Je pars pour l'Amérique. Je te ferais un bon prix.

En fin négociant, Ralph ne disait jamais ni oui ni non du premier coup. Il mit les pouces dans ses bretelles, d'un coup de tête il recula son chapeau jusqu'à 45 degrés, dévisagea Barney, et finit par dire :

– Tu demandes combien ?

Dans sa tête, Barney n'avait encore fixé aucun montant précis. Surpris, il se tourna de bord, avisa un banc et s'assit pour réfléchir. Un chat roux sortit de l'arrière-boutique, frôla la jambe de l'armurier et vint s'étirer au soleil sur le tapis de l'entrée.

– Tout le magasin avec la marchandise, et la maison attenante, ça vaut au bas mot... 2 000 £ sterling, suggéra faiblement Barney.

Ralph, qui portait une moustache finement découpée, fit un mouvement du nez qui lui donna un air de blaireau. Il toussa, se racla la gorge et répondit finalement :

– À ce prix-là, Barney, je pourrais acheter Dublin au complet.

Barney pensa que Ralph n'était pas un vrai Irlandais. À vrai dire, il était né à Saratoga Springs, dans l'état de New York, et s'était établi comme vendeur d'armes à Redfort, près de Hollymount, aux alentours des années 1880. Curieux parcours d'un Américain qui laisse son pays pour l'Irlande, alors que tant d'Irlandais veulent aller vivre aux États !

Barney ne se découragea pas. Il rentra chez lui, se donna du temps et alla frapper, quinze jours plus tard, à la porte d'une autre connaissance qu'il avait aux environs de Derrymore. Bryan O'Mealy et Dorothea y tenaient un petit commerce de mouches à truite. Bryan fabriquait lui-même les appâts artificiels qu'il étalait dans une vitrine que Dorothea astiquait une fois par semaine, le matin très tôt. Les acheteurs étaient de plus en plus nombreux depuis la famine dévastatrice, mais le couple O'Mealy vivait très modestement

Bryan remercia chaleureusement Barney d'avoir pensé à lui pour l'achat de son magasin et lui dit gentiment :

– Tu vois, avec l'argent que j'ai dans mon tiroir-caisse, je ne pourrais même pas acheter mon propre magasin de mouches.

Abasourdi d'une pareille réponse, Barney salua Bryan et s'en alla la tête basse.

L'automne arriva et le *Variety* affichait toujours ses marchandises hétéroclites, Main Street, à Claremorris. Cependant, Barney avait défendu à Mary de faire le moindre achat auprès des fournisseurs, si bien que les marchandises ne se renouvelaient plus, les étagères remplies de bimbeleries s'étaient vidées : plus de jouets, ni ciseaux, ni chandelles, ni huile à lampe, ni outils. Un

pauvre tigre empoussiéré gisait depuis des années sur le bout d'un présentoir; il avait fini par ressembler à une boule de pâte à tarte brunie par le soleil.

Un jour, le vieux Jeff se présenta devant Mary en tenant gauchement ses culottes d'une main et demanda d'acheter des bretelles, il en avait besoin tout de suite, ça pressait.

Mary lui répondit qu'elle avait vendu la dernière paire de bretelles la veille. Le vieux partit en maugréant et promit de ne plus jamais revenir.

L'hiver passa sans que Barney ne parvînt à liquider ses avoirs. Il envoya une lettre au locataire de sa maison de Fitchburg, lui demandant de continuer à prendre soin de son logement : sa famille ne pourrait quitter l'Irlande avant l'année 1895. Et encore, il n'y avait rien de certain. Combien de fois les plans de Barney avaient abouti à un cul-de-sac ! En plus, il avait dû demander une prolongation de séjour, pour demeurer plus longtemps en Irlande.

Mais il y a parfois de ces matins qui ne ressemblent pas aux autres. Le miracle se produisit le samedi 4 mai 1895. Par sa fenêtre, Barney regardait les passants qui déambulaient sur la Main. Devant un étal de harengs saurs, en face du *Variety*, un tilbury orné de fins balustres en bois tourné s'arrêta. En descendit un gros homme coiffé d'un tuyau de castor gris, haut d'un pied et demi, avec des favoris qui lui descendaient jusqu'en bas des joues. Il remisa son fouet et attacha son cheval à un poteau, traversa la Main et s'engouffra dans le magasin de Barney qui se leva pour l'accueillir.

– *Jé veux voir lé propritaire du mégasin*, dit le gros homme sans plus attendre.

– C’est moi, Barney, le propriétaire de ce *Variety Store* depuis plus de vingt-deux ans. Vous n’êtes pas d’ici ? je pense.

– *Jé mé presente : Daniel Fitzgibbon, homme d’affaires et commerçant à Westport, sur lé Clew Bay.*

Les habitants de Westport sont tous appelés des *Co-veys* en raison de leur langage typique mêlé d’anglais et de celtique, prononcé avec un accent qui fait parfois peur aux enfants.

Le commerçant Fitzgibbon enleva son chapeau, tendit la main à Barney, et lui demanda de s’asseoir en sa compagnie. Une fois bien assis, il fouilla dans la poche de son manteau, en sortit un cigare qu’il alluma avec une grande allumette longue de six pouces. Pendant que Fitzgibbon tenait l’allumette, Barney remarqua que son vis-à-vis avait à son doigt une bague enchâssée d’une pierre rouge. Le ventre de Daniel Fitzgibbon, énorme, pendait entre ses jambes écartées : on aurait dit le contenant d’une machine où se faisaient quotidiennement deux ou trois brassées d’un mélange de charcuteries et de Guinness. L’homme avait atteint le milieu de la cinquantaine, mais paraissait encore jeune. Ses petits yeux vitreux, intelligents, s’allumaient quand il parlait et faisaient oublier un nez grotesque qui lui mangeait la moitié du visage.

– *Jé sus vénu pour achuter ton magasin. C’est combien ?*

Barney tomba presque à genoux devant Fitzgibbon. Il en perdit le langage et resta pantois, trop longtemps au goût de l’acheteur.

Fitzgibbon fouilla encore une fois dans sa poche de manteau et en sortit, cette fois, tranquillement, un gros rouleau de papiers-monnaies.

– *Jé pense pouvouère vous donner cé montant.*

Barney se mit à compter et il compta longtemps. Il y avait sur la table 160 billets de 5 pounds. Le commerçant fouilla dans une autre poche, un peu plus basse, et en sortit un billet de 20 pounds en disant :

– *Et en pluz, jé vous achuté votre cheval.*

Barney calcula dans sa tête. Cela faisait bien 820 £ sterling. Il était très loin du compte espéré.

– Marché conclu, dit-il en parvenant mal à dissimuler son euphorie. Dites-moi donc où avez-vous appris que mon magasin était à vendre ?

– *Un bon commerçant covey dé Westport, tout savouère, répondit Daniel. Moé jé songé à achuter pétit commerce à Claremorris depuis beaucoup d'années. Uné ville située entre Dublin et Westport, c'est bien plécé pour faire dés affaires. Sign moi un réçu, Mr. Walsh.*

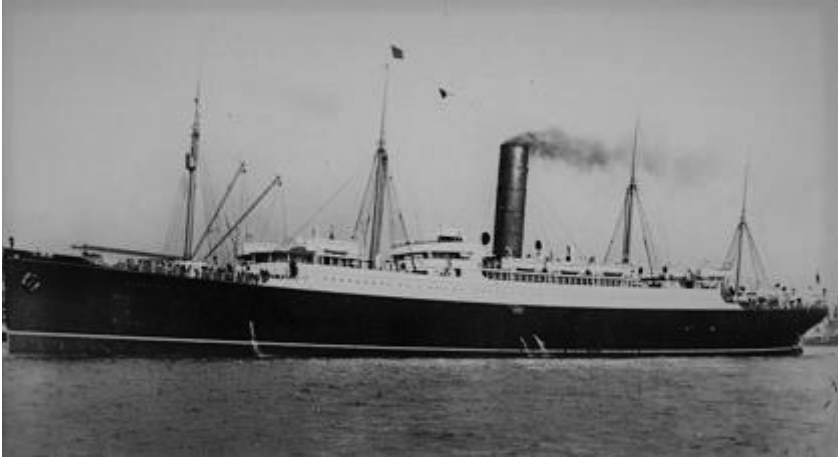
Barney hésita un instant, mais il s'empara de la plume de Fitzgibbon et apposa sa signature au bas du papier qu'il lui tendait.

Le matin du 15 mai 1895, Bartholomew Walsh et trois de ses enfants prenaient le train à Claremorris pour Dublin. Puis de Dublin à Liverpool. De cette ville un vapeur partait le 17 mai pour Boston.

La traversée, aux dires du capitaine, se ferait par un temps calme et durerait huit jours.

Barney avait fait des largesses : il avait loué une chambre de 2^e classe pour Mary et Delia, ses filles; lui et son fils Michael eurent un fauteuil-lit sur l'entrepont.

Le matin du 17 mai 1895, le *Pavonia*, capitaine McKay, lança un long cri de sirène pour annoncer son départ.



Le Pavonia lança un long cri de sirène

Barney et ses enfants étaient rivés au bastingage, du côté tribord. Ils virent défiler pendant des heures les côtes irlandaises. Ils s'éloignaient peut-être pour toujours de leur patrie. Ou c'était leur patrie qui fuyait derrière eux. Barney dit tout à coup :

– Tiens, là-bas c'est la ville de Cork. C'est de là que je partais autrefois pour l'Amérique.

La journée passa à observer le roulis des vagues. De temps en temps un poisson volant qui sortait de la mer et qui y retournait aussitôt, au grand plaisir des passagers. Des oiseaux de rivage sillonnaient le ciel en poussant des cris désespérés. Le soir venu, Barney resta sur le pont à scruter au loin une bande de terre minuscule à l'horizon. Son pays disparaissait, englouti dans les flots à jamais. Il essuya une larme en pensant à Margaret, sa femme, qui dormait dans l'éternité au cimetière de Claremorris. Lui

restaient ses quatre enfants; il en emmenait trois avec lui, et la petite dernière, toujours en nourrice, il reviendrait la chercher plus tard.

Quelques jours passèrent et, au beau milieu de l'Atlantique, après le déjeuner, la famille Walsh se rendit compte tout à coup que Michael, le plus jeune de la famille Walsh, âgé de 7 ans, avait disparu.

– L'as-tu vu ? demanda Mary à Delia.

– Je le cherche depuis un quart d'heure, répondit Delia.

– Écoutez, mes enfants, ne vous énervez pas, Michael n'est pas tombé à l'eau, il est quelque part. On le trouvera.

Trouver quelqu'un au milieu de cette foule de 250 passagers ne fut pas une mince affaire.

– Mary, prends cette direction, ordonna Barney; toi, Delia, prends l'autre sens; vous vous rencontrerez en faisant le tour du bâtiment et en regardant partout. Moi, je m'occupe des étages inférieurs. Rendez-vous avec ou sans Michael à côté de l'embarcation de sauvetage que vous voyez ici.

Ils cherchèrent Michael pendant une heure exactement, en faisant et refaisant les mêmes courses, dévisageant le moindre garçon de sa taille qui regardait au large, appuyé au bastingage. Barney, découragé, revint dix fois au moins près de l'embarcation de sauvetage. Il crut un moment que ses deux filles avaient aussi disparu, quand il les vit revenir en levant les bras en signe de désespoir.

Au même moment, Michael se pointa en demandant candidement :

– M'avez-vous cherché ?

– Méchant escogriffe, tonna Barney, où étais-tu donc passé ?

– Vous ne me croirez pas, mais le capitaine McKay m'a emmené dans le poste de commande pour me montrer les manœuvres. Je pourrais maintenant être maître à bord d'un vapeur comme celui-là. Peut-être pas capitaine tout de suite, mais je serais gabier ou timonier, c'est moins de responsabilités.

En accostant au port de Boston, la famille Walsh descendit du *Pavonia* en suivant la foule des passagers. Michael, Mary et Delia avaient chacun leur valise de voyage. Barney, qui connaissait bien Boston, marchait en avant avec son fils Michael. Il ressentait encore le tangage sous ses pieds et se retournait de temps en temps pour voir si tout son monde y était. Rendu au service de voitures, il en loua une et demanda au conducteur de les mener à la gare.



Barney demanda au conducteur de les mener à la gare

Une fois bien installés sur leur siège, les enfants, fatigués de la semaine de traversée, s'endormirent et ne virent rien de cette Amérique nouvelle qui défilait derrière la fenêtre du wagon. Il devait être midi quand Barney bouscula tout le monde en disant :

– On est rendus à Fitchburg !



II. LA VIE RÊVÉE DE JEAN-BAPTISTE

Avant même que Barney ne s'installât à Fitchburg avec ses enfants, un jeune homme de Sainte-Flavie jugea qu'il en avait assez de vendre de l'éperlan.

Plutôt grand, avec de beaux yeux gris-bleu, la bouche ornée d'une élégante moustache touffue, Jean-Baptiste Blanchet était bel homme.



La bouche ornée d'une élégante moustache touffue

Âgé de 22 ans, il avait tâté de tous les métiers : apprenti forgeron chez Baptiste Fournier, cultivateur avec son père, bûcheron au Saguenay pour la Price Brothers and Company. Mais aucun de ces métiers, exercés peu longtemps, il faut le dire, n'avait trouvé grâce à ses yeux. Il avait même passé deux mois comme manutentionnaire dans la baie des Chaleurs; il en était revenu à Sainte-Flavie en disant qu'il parlait anglais.

Après deux ans de virailages inutiles, sans se fixer nulle part, il annonça de but en blanc à son père, au cours de l'été de 1887 :

– Je pense faire comme mon grand frère, je veux voir le vaste monde. Je pars d'ici. Vendre de l'éperlan est ridicule. Tout un chacun peut en pêcher.

François-Norbert Blanchet, son père, qui renchaussait des rangs de betteraves dans le jardin, s'arrêta brusquement et dévisagea Baptiste. Il s'attendait à un coup de tête de son jeune fils depuis longtemps. Pour gagner du temps, il pensa tout à coup à un bon motif pour le retenir un peu. Il dit :

– Attends au moins après les récoltes. J'ai besoin de bras pour m'aider.

Au cœur de Sainte-Flavie, dans le deuxième rang, François-Norbert Blanchet possédait une terre de 3 sur 29 arpents. Le long de sa terre, du côté est, une largeur de 25 pieds avait été vendue pour l'ouverture du chemin de Matapédia. C'était une terre à vastes pâturages d'herbe tendre, avec une étable, une grange, une bergerie et des remises pour les instruments aratoires. Le deuxième de ses fils, François, attiré par l'or de la Californie, avait abandonné tout cela pour se lancer à la poursuite de son rêve; il vivait maintenant à San Francisco, plus pauvre

qu'avant son départ. Et voilà que le plus jeune, Baptiste, voulait se lancer, lui aussi, dans pareille aventure. Ne lui restait que l'aîné, Thomas, qui avait horreur des travaux agricoles; toujours collet monté, il était dû pour faire un notaire ou un avocat. Le père demanda à Baptiste :

– Tu t'en iras pas au bout du monde comme l'autre ?

– Non, moi, j'ai pensé au Manitoba. Rendu là, je me déciderai.

Jean-Baptiste ne voulait pas révéler d'un coup tout son projet. Il comptait bien, lui aussi, s'enrichir dans les mines d'or, non pas à San Francisco mais dans celles du Dakota. Les journaux en parlaient souvent. Blanchet savait qu'un Gédéon Fournier, de Sainte-Luce, avait dit adieu à sa famille et s'était embarqué pour l'Ouest, dans l'intention de se rendre au Dakota.

– Je resterai pour vous aider aux foins, mais pas plus, ajouta-t-il en regardant vers le large, comme s'il était déjà parti.

Le père Blanchet savait qu'il n'y avait pas grand-chose à faire pour empêcher son fils de mettre les voiles. Il en glissa un mot à Léocadie, sa femme, le soir venu.

Léocadie Pineau était originaire d'une famille à l'aise de Rimouski, issue des Pineau-Lepage. Après son mariage avec François-Norbert Blanchet en 1853, elle était demeurée dans sa ville natale pendant sept ans, mais son mari, fils de potier, n'avait d'ambition que pour l'agriculture et avait passé ces années à défricher. Elle avait quitté à regret Rimouski pour la campagne de Sainte-Flavie en 1860 et ne s'était jamais habituée à l'odeur des vaches et des porcs. Aussi gardait-elle une belle hauteur qu'elle croyait originale, et, quand elle vit grisonner ses cheveux, elle se promena partout avec un

foulard attaché serré sur sa tête, qui lui donnait un air de chanoinesse sortie d'un autre âge.

– Ah non ! soupira-t-elle. Ils vont bien finir par me faire mourir ! Notre fille Céline est maintenant mariée; Desneiges-Philomène est chez les Sœurs en Oregon; Baptiste parti, il va nous rester Thomas, toujours le nez plongé dans les lois et les codes. Autant dire que nous serons fin seuls, mon mari. La vie a oublié de nous gêner.

Et elle se mit à se lamenter, sortit un mouchoir brodé de sa manche de jaquette et s'essuya les yeux.

Elle prit du temps pour réfléchir et, huit jours plus tard, elle aborda son fils et lui dit d'un ton solennel, en lui refiletant une poignée de 2 \$ tout neufs du Dominion of Canada qui sortaient de l'imprimerie d'Ottawa :

– Surtout, Jean-Baptiste, méfie-toi des créatures qui n'en voudront qu'à ton argent.

Le fils fit mine de protester, mais elle lui cloua le bec :

– Je sais ce que je dis. Nous, on va te regretter, on va peut-être en mourir, mais va ton chemin, mon petit. Je n'ai pas mis des enfants au monde pour les couvrir dans mon bonnet.

Et elle rajusta son foulard sur sa tête.



Une poignée de 2 \$ tout neufs



Enfin, après les récoltes, l'avoine, la paille et le foin engrangés par-dessus les entrails, Jean-Baptiste embrassa père et mère et partit avec une petite malle de voyage et les billets de banque de Léocadie. Son ami Asselin l'emmena jusqu'à Rimouski.

En route, Baptiste eut tout à coup l'impression étrange qu'il voyait le grand fleuve pour la dernière fois. Sainte-Flavie, c'était d'abord le fleuve ou la vaste mer, l'odeur prenante du varech, les cris aigus des goélands, une barque de pêche au large, voile gonflée; c'était aussi le grand vent venu de Godbout, au printemps, là où les marées argentées de capelans roulent sur le rivage, vent qui balayait les hautes terres du 2^e rang de Sainte-Flavie. Les femmes ne sortaient alors que sur le perron, tenant d'une main leur gilet fermé en dessous du cou.

À Rimouski, Baptiste monta dans le Grand Tronc pour Fraserville. Il arriva juste à temps pour s'acheter un billet, déjà la locomotive à l'arrêt poussait des panaches de fumée blanche.

De toute sa vie, Blanchet avait vu le Saguenay, Matane, Rimouski, la baie des Chaleurs et quelques villages de la Côte-Nord. Vers le sud, en remontant le fleuve, il n'avait jamais dépassé Fraserville. Rendu à ce poste, il descendit et attendit l'arrivée de l'Intercolonial. C'était une nouvelle ligne, terminée depuis deux ans, qui faisait le trajet de Halifax à Montréal. Comme il était maintenant en pays inconnu, Blanchet se promit d'observer le paysage plus attentivement. Des passagers descendaient, d'autres montaient, des autochtones venus du Témiscouata, qui parlaient fort, courbés sous d'énormes malles.

Quand le train entra à Kamouraska, Blanchet, la joue collée sur la fenêtre, dormait comme un enfant.

Il ne s'éveilla qu'en entendant la locomotive pousser son cri strident en s'engageant dans la gare de Lévis. Il aurait pu continuer jusqu'à Montréal avec ce train qui faisait le trajet Halifax-Montréal, mais, en achetant son billet, il avait demandé d'arrêter à Lévis pour voir Québec. Il prit un traversier pour Québec, ville qu'il ne connaissait pas vraiment. De vieux souvenirs de son enfance lui rappelaient vaguement la traverse de Lévis, mais il n'aurait pu dire quel âge il avait quand il y était passé.

Arrivé devant la gare du Palais, Baptiste sortit sa montre et regarda l'heure : 4 h 32 de l'après-midi; il en avait encore pour cinq heures avant de descendre à Montréal. Il monta dans un Canadien Pacifique, propriété de la Quebec North Shore Railway.

Le trajet Québec-Montréal se fit majestueusement par la rive nord. Septembre entamait sa deuxième semaine. Jean-Baptiste remarqua le changement de climat entre son village natal et le sud. Les feuilles de trembles et de bouleaux avaient pris une teinte jaunie. Le train avait renoncé à suivre le Saint-Laurent, il s'étirait dans les champs où les paysans s'activaient encore à des récoltes d'avoine et d'orge.

Aux environs de Trois-Rivières, Blanchet se leva et agrippa sa valise. En l'ouvrant, il eut la surprise de tomber sur un plein sac de victuailles. Tête fromagée, rillettes d'oie, concombres, tomates, carottes, trois œufs durs et deux énormes pains sortis le matin même du four de Léocadie. Dans une serviette au tissu délicat : couteau, cuillère et fourchette. Il pensa bêtement : « On a beau faire le tour du monde, il faut bien manger. » Tenaillé par

la faim, il s'abattit sur ce festin improvisé et en dévora le tiers.

Arrivé à Montréal en pleine nuit, il descendit à la gare Dalhousie, rue Notre-Dame. Malgré sa fatigue, Baptiste se sentait en verve et aimait jouer des tours. Il demanda au cocher qui s'emparait de sa valise de le conduire à Montréal. L'homme lui jeta un regard désespéré et répondit :

– Mon cher monsieur, vous êtes à Montréal. Où voulez-vous donc aller ?



Il descendit à la gare Dalhousie

– Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Jean-Baptiste. Vous connaissez sans doute un hôtel pas trop cher et pas trop loin. Je dois repartir demain matin de cette gare pour l'Ouest.

– Allons-y, dit le cocher qui fouetta son cheval.

L'homme resta muet pendant un très court trajet d'à peine un demi-mille et la voiture s'arrêta rue Saint-Vincent devant l'hôtel Richelieu.

« Avoir su, pensa Baptiste, j'aurais fait le trajet à pied. »

Après une nuit de sommeil intense dans la chambre 322, Jean-Baptiste se leva d'un pied alerte. Aujourd'hui commençait sa véritable odyssée vers l'Ouest. Il avait le sentiment de vivre un grand jour. Il descendit et se rendit dans la galerie sur le devant de l'hôtel. Élegante galerie abritée d'arbres procurant ombre et fraîcheur. Il s'assit à une table et commanda un déjeuner. Il avait amplement le temps d'observer les clients du Richelieu déjà attablés. Un homme et une femme rigolaient dans un coin et n'avaient d'yeux que pour eux-mêmes; à côté de Jean-Baptiste, un Anglais à grandes oreilles, avec un nez veiné de bleu, les joues ravagées par une couperose envahissante, répétait la même phrase à son vis-à-vis qui faisait semblant de ne pas comprendre.

Vint le moment de payer la note. Blanchet eut la surprise de sa vie : pour une seule nuit et un déjeuner à l'hôtel Richelieu, Isidore Brien-Durocher, le propriétaire, lui demandait 7 dollars et 55 centins.

Avant de sortir de l'hôtel avec sa valise, Baptiste remarqua la grande salle d'entrée, les salons de réception, les parquets luisants, les fauteuils. Un hôtel de riches. Dehors, il leva la tête et compta quatre étages. Ce refuge devait bien avoir plus de cent chambres.

« Le maudit cocher m'a bien eu », pensa Blanchet qui remontait à pied la Place Jacques-Cartier. En tournant à droite à la rue Notre-Dame, il retrouverait facilement la gare Dalhousie, mais pour plus de sûreté il s'arrêta devant une femme blonde appuyée à la clôture du Château Ra-

mezay et lui demanda si c'était bien là la direction de la gare.

– *Sorry*, dit-elle, *English only*.

– *Sorry*, répondit à son tour Baptiste. Et il ajouta, pour se montrer poli, les quelques mots d'anglais qu'il avait appris au collègue :

– *How old are you ?*

La blonde le fixa d'abord en levant un sourcil, puis partit en un grand éclat de rire où se voyaient de belles dents blanches prêtes à mordre n'importe quoi. Une fois ressaisie, elle ajouta avec un sourire taquin :

– *I'm too young for you, guy !*

– Touyongue, Touyongue ! répéta Baptiste en chantant et en esquissant un pas de gigue. Il continua sa route et, entrant dans une petite librairie, il se procura un dictionnaire français-anglais qu'il se mit à feuilleter avant d'arriver à la gare.

Au guichet de la gare Dalhousie, Blanchet s'acheta un billet pour le Manitoba.

– Où au Manitoba ? demanda le préposé qui lui conseilla Saint-Boniface, un joli quartier francophone de l'Ouest.

– Et si de Saint-Boniface je veux aller au Dakota, j'imagine que ça se fait facilement ? s'enquit Baptiste.

– Je pense que oui, dit le vendeur qui n'en savait rien, un gringalet à petite bouche, avec des lunettes bleutées et une haleine d'orang-outan.

Il était plus que temps de décoller d'ici. Le voyageur gaspésien en avait assez de Montréal, une ville remplie de monde bizarre. Il se dit qu'une fois parti pour de bon, il oublierait tout et ne penserait qu'à son avenir.



En 1887, le train de Montréal à Saint-Boniface ne circulait pas à une vitesse décoiffante. Jean-Baptiste eut amplement le temps d'examiner le paysage et d'apprendre quelques mots d'anglais. Il avait été pensionnaire pendant trois ans au Séminaire de Rimouski, mais la langue anglaise qu'on lui avait enseignée avait rouillé puis était disparue de sa mémoire; quand il était revenu de la baie des Chaleurs en disant qu'il y avait appris l'anglais, il faisait une mystification pour épater les gens de Sainte-Flavie qui, au demeurant, ne l'avaient jamais cru.

L'année dernière, le *Canadian Transcontinental Rail Road* offrait son premier voyage de Montréal à Vancouver. Parti de Montréal le 28 juin 1886, le train arriva en gare de Vancouver le 4 juillet. Blanchet venait de lire cette nouvelle imprimée et placardée entre deux wagons. Le chemin de fer était vraiment une fierté pour le grand Canada nouveau.



Le train arriva en gare de Vancouver le 4 juillet

On lui avait dit à la gare Dalhousie que son voyage de 1 200 milles durerait environ 65 heures. Heureusement, il avait remarqué un semblant de wagon-restaurant en queue, qui offrait à gros prix des repas froids de piètre qualité. Il se dit qu'il y avait peu de chance qu'il mourût de faim pendant le voyage, même si, des victuailles de Léocadie, il ne lui restait qu'une miché de pain et deux carottes.

Le préposé à la billetterie lui avait bien offert un wagon-lit mais Blanchet avait refusé net, disant qu'il dormait n'importe où. Il en subit l'expérience le premier soir du trajet, quand le train arriva aux environs de Kingston, petite ville située sur le lac Ontario, à l'embouchure de la rivière Cataraqui. Un employé vint accrocher une lampe allumée à un porte-bagages et s'en alla. Le train siffla plusieurs fois en entrant dans Kingston. Baptiste se cala dans son fauteuil et s'endormit.

Il était à Sainte-Flavie, couché dans la bergerie avec les moutons. Son père arriva, mais ce n'était plus vraiment son père, c'était un autre homme à barbe noire avec des yeux lançant des éclairs. Il lui répétait sans cesse, les bras en l'air :

– Baptiste, ne pars pas, ne pars pas. J'ai besoin de toi ici. Tu vas faire mourir ta mère.

Toute la nuit, ces phrases tenaillèrent Blanchet. Le train prenait de la vitesse. Il regardait à la fenêtre, le jour se levait. Le paysage avait changé. C'étaient partout des mines à ciel ouvert. Il lut, sous un soleil éclatant : « Black Hills Gold Mines. » Et, enchevêtrés dans ces annonces, les mots DAKOTA, LAKOTA COUNTRY, étaient bien visibles, mais fixés nulle part, ils suivaient la locomotive

dans sa course, parfois même montaient dans le ciel bleu avant de disparaître pour réapparaître encore.

Il se réveilla en sueurs, le cou raide, une jambe engourdie. C'était le matin et le train, infatigable, allait toujours son petit bonhomme de chemin.



En sortant de la gare de Saint-Boniface, Blanchet se dit qu'il lui faudrait bien trouver un hôtel pour quelques jours. Justement, de l'autre côté, une maison victorienne affichait à la fenêtre : « Chambre à louer ». Il traversa la voie ferrée, se réserva une chambre à bas prix, y déposa sa valise et partit aussitôt.



En sortant de la gare de Saint-Boniface

La cathédrale lançait son concert de cloches dans l'air du matin. Blanchet, qui n'avait rien d'un mécréant, prit cette direction et se rendit à la messe. La cathédrale était bondée de monde : des enfants de chœur par dizaines,

des vieilles femmes à genoux, chapelet en main, des Métis en grand nombre, qui pleuraient encore la mort de leur chef, de jeunes enfants qui bougeaient sans cesse.

Blanchet arriva en plein sermon. Le curé Azarie Dugas, dans la mi-trentaine, juché comme un coq au milieu de la chaire, barrette sur la tête, pourfendait en faisant de grands gestes les voleurs de bois, les femmes impudiques, les hommes qui s'endormaient pendant la messe, les misérables qui ne donnaient rien à la quête. Bref, tous ses paroissiens étaient rongés de vices et devaient faire pénitence et se ressaisir s'ils voulaient gagner le ciel après leur mort.



Jean-Baptiste rejoint l'abbé Dugas dans la sacristie

À l'*Ite missa est*, Jean-Baptiste rejoint l'abbé Dugas dans la sacristie. Il se présente à lui comme un voyageur qui songeait à s'établir à la Rivière Rouge. Il était tombé sous le charme de Saint-Boniface (il venait à peine

d'arriver et ne connaissait rien de ce village) et aimerait bien trouver un peu de travail pour gagner sa vie.

Azarie Dugas fut charmé de l'aplomb du jeune homme qu'il avait devant lui.

– Vous venez de Sainte-Flavie, m'avez-vous dit; eh bien moi, *h*e suis natif de Saint-*h*acques de l'*Ahigan*. Nous sommes des frères.

Dugas avait prononcé Saint-Jacques en s'arrachant le J du fond de la gorge, comme font les Espagnols avec leur jota. C'est le parler habituel des habitants de Saint-Jacques, lointains descendants d'Acadiens.

– Vous tombez bien, *h*'ai du travail à vous offrir. Vous pouvez *h*auffer une fournaise ?

– Je peux tout faire, répondit modestement Jean-Baptiste.

– Parlez-moi de ça, tonna Dugas en remisant son étole dans une armoire. Vous avez l'intention de vous établir à Saint-Boniface ?

– J'aimerais bien me rendre aussi au Dakota. On dit qu'il y a moyen de faire fortune à extraire de l'or.

Dugas dévisagea Jean-Baptiste et, en lui posant fermement une main sur l'épaule, il le plaignit à sa façon :

– *h*eune homme, ne croyez pas tout ce qu'on dit. Le Dakota est peuplé de protestants et de va-nu-pieds. Vous y perdriez votre âme en deux *h*ours. Écoutez-moi bien, M. *Blanhet*, on est aujourd'hui *diman*h; demain, lundi au matin, vous irez *h*ez les Sœurs Grises et demanderez à parler à Sœur Thérèse, en disant que vous venez pour remplacer Olivier. Je ne promets rien, mais si vous faites bonne figure, Sœur Thérèse vous *enga*h_{era}. Dites que c'est moi, le curé Dugas, qui vous envoie.

Revenu à sa chambre, Blanchet commença à compter son pécule. Des billets de 2 \$ qu'il avait reçus de sa mère, ajoutés à ses économies personnelles et aux 5 ø et aux 10 ø qui traînaient dans le fond de ses poches, il ne lui restait plus qu'une somme dérisoire.

À 8 h le lendemain, il actionnait le heurtoir du couvent des Sœurs Grises. La Sœur portière vint ouvrir. Quand elle entendit qu'il venait pour remplacer Olivier, elle lui demanda de s'asseoir un instant.

Elle revint aussitôt en trotinant et en lui disant de la suivre, que la supérieure, Sœur Thérèse, l'attendait.

Jean-Baptiste marchait du bout des pieds sur le parquet ciré. La supérieure apparut à la porte de son bureau et fit signe à Blanchet d'entrer.

En l'examinant de près, on voyait que Mère Thérèse avait passé la cinquantaine. Enveloppée dans sa robe grise à plis, la tête entourée d'une cornette qui ferait peur à un veau, elle avait la lèvre supérieure envahie de petites rides verticales, qu'une ombre de moustache ne parvenait pas à cacher. Blanchet pensa que ces rides auraient disparu si elle avait ri, mais Mère Thérèse riait rarement et croyait devoir s'en confesser ensuite.

– Je sais, c'est le saint abbé Dugas qui vous envoie. Nous avons un bon chauffeur de fournaise dans Olivier, un homme à tout faire, bon catholique. Il nous a quittés dans des circonstances effrayantes. Imaginez un peu, ajouta-t-elle en levant les deux mains au ciel, il s'est étouffé en mangeant. Nous l'avons enterré vendredi. Le Seigneur prendra soin de lui.

– Je suis venu pour le remplacer, dit faiblement Jean-Baptiste.

Mère Thérèse regarda attentivement Blanchet pour la première fois. Un moment de silence s'installa, elle finit par ajouter :

– Je vous trouve un peu jeune pour succéder à Olivier. L'ouvrage est difficile et demande de la concentration, de la vigilance, une attention de tous les instants. Il s'agit de chauffer notre Hôpital Général; c'est un travail de grande responsabilité, vous savez.

Bien assis en face de Mère Thérèse, Jean-Baptiste était fortement tenté de plaider sa cause en utilisant son humour habituel, mais il se retint et vanta plutôt le couvent où il était.

– Votre couvent est brillant de propreté, dit-il, votre bureau est agréable. Je suis persuadé que vous y passez de bons moments.

Il examinait un joli bouquet d'immortelles sur l'appui de la fenêtre et un prie-Dieu tout près.



Il s'agit de chauffer notre Hôpital Général

– Je ne passe pas ma vie ici, répondit Mère Thérèse, le matin seulement, après matines et laudes, pour bien amorcer la journée. Je suis le plus souvent à l'Hôpital Général... Tiens, M. Blanchet, je vous engage, temporairement, à l'essai, pour succéder à Olivier. On verra ce que vous pouvez faire. J'ai absolument besoin d'un homme et tout de suite.

En entendant cette phrase, toute naïve, dans la bouche de Sœur Thérèse, Jean-Baptiste se mordit les joues pour ne pas rire; il se leva, remercia et dit qu'il se rendrait tout de suite à l'Hôpital Général.

– Fort bien, conclut Mère Thérèse, notre homme de confiance vous expliquera tout. Vous serez nourri et logé. Olivier gagnait 5 \$ par semaine, vous en aurez 6. Cela dit, entre nous.



Blanchet apprit rapidement les rudiments de son nouveau métier. Il s'agissait d'emplir de charbon un immense fourneau qui chauffait une gigantesque bouilloire d'eau placée au-dessus du fourneau. Et de bien surveiller la température de l'eau, marquée par un long thermomètre gradué, rivé à la bouilloire. La vapeur dégagée par l'eau chaude se répandait ensuite par des tuyaux dans tout l'édifice de l'Hôpital Général des Sœurs Grises. L'homme de confiance de Mère Thérèse avait insisté sur la température de l'eau à surveiller, qui devait atteindre 212° F, mais ne pas dépasser ce chiffre de plus de 5 degrés, sans quoi la bouilloire risquait d'exploser. On était en octobre et le chauffage devenait absolument nécessaire dans

toutes les pièces de l'hôpital, surtout la nuit, avait dit l'homme de confiance.

Jean-Baptiste devait actionner l'ouverture de la porte de la fournaise en pesant avec son pied gauche sur une pédale au plancher; il pouvait alors alimenter le monstre de feu en jetant des pelletées de charbon dans l'ouverture; si le charbon venait à manquer, il y suppléerait avec des quartiers de bois empilés au mur de la chaufferie.

Pour éviter de cuire sous la chaleur, Blanchet dormait sur un lit de sangle dans un coin, à plus de 30 pieds de la fournaise. Ses repas, il les prenait au réfectoire de l'hôpital, où une table était réservée aux hommes de services, cochers, menuisiers, peintres, buandiers.

La première nuit se passa assez bien. Blanchet trouva cependant son lit bien différent de celui qu'il avait à Sainte-Flavie. Là-bas, il avait un matelas en duvet d'oie; dans la chaufferie, son matelas était un semblant de paille rembourrée d'épis de maïs séchés et de branches de cèdre. Il se leva vingt fois pour surveiller la température de la bouilloire. Horrifié, il lut vers 4 h du matin un gros 221° F et entendit la bouilloire émettre des grondements inquiétants. Il laissa pendant au moins une demi-heure la porte de la fournaise grande ouverte, en déposant deux bûches de bois sur la pédale. L'ouverture de la porte contribua à diminuer lentement la chaleur de l'eau qui, heureusement, atteignit le degré requis. Il y avait aussi une soupape de sûreté, en haut de la bouilloire, qu'il aurait pu ouvrir en tirant sur un fil de fer, mais il l'oublia.

Il se dit que ses nuits risquaient d'être plus fatigantes que reposantes, surtout qu'une fois étendu sur son matelas il devait se caler d'un bord et de l'autre et changer

constamment de position pour éviter d'avoir un épi de maïs pointu dans les reins.

Jean-Baptiste Blanchet ne pensa jamais avoir tant d'endurance. Il passa l'automne et une partie de l'hiver à chauffer la fournaise de l'Hôpital Général. Après une semaine de travail, il maîtrisait tous les aléas du métier, mais la soif de l'or le tenaillait toujours et, un matin d'avril 1888, il se rendit chez Mère Thérèse pour lui annoncer qu'il partirait dans quinze jours.

La bonne Sœur Grise déplora amèrement le départ de son gardien de fournaise, un jeune homme de talent, précisa-t-elle, mais lui souhaita bon voyage vers les États.

Au réfectoire de l'hôpital, Blanchet avait rencontré à quelques reprises un certain Dydime Lépine, grand bonhomme de presque 6 pieds, arborant barbe et cheveux longs, frisés, le ventre entouré d'une ceinture en tissu, dont les bouts lui pendaient jusqu'aux mollets. Cet homme se disait métis et ancien compagnon de Louis Riel dans la rébellion de la Rivière Rouge.



Blanchet avait rencontré un certain Dydime Lépine

Blanchet avait discuté avec lui de l'extraction de l'or au Dakota, région que Lépine connaissait bien.

– Tu sortiras de là aussi pauvre qu'une limace rampant sur une barre de fer, avait décrété Dydime. De tous ceux qui y sont allés, je ne connais personne qui s'est enrichi, à part Moses Manuel. C'est possible qu'il y en ait d'autres; les Américains ne sont pas fiables, ils sont presque aussi menteurs que John A. Macdonald.

Mais Baptiste avait la certitude de la réussite. Il n'avait pas fait tout ce trajet jusqu'à Saint-Boniface pour se dégonfler, quand il était à quelques pas du but.

Les quelques pas furent cependant beaucoup plus longs qu'il ne l'avait imaginé. En laissant le Manitoba pour entrer au Dakota, il apprit que le filon doré était situé en fait très loin vers le sud, là où se trouvaient les mines de Black Hills et qu'il fallait traverser un vaste territoire habité par la nation des Lakotas.

Il dut se rendre à Bismarck, une ville toute nouvelle, ainsi nommée par les Américains pour y attirer l'émigration allemande. À Bismarck, il s'attarda une semaine et perdit son temps dans la paroisse de Saint-Laurent. C'est là qu'il rencontra Bouchard, originaire de La Malbaie. Benoît Bouchard avait quitté, lui aussi, son pays pour vivre le rêve américain. Depuis cinq ans qu'il vivait à Saint-Laurent, passant d'un métier à l'autre. Il était forgeron à La Malbaie, mais ici, il y avait au moins trois forgerons pour une toute petite population. Il travaillait donc à l'enclume et au marteau un jour sur trois, aidant l'un, dépannant l'autre. Il avait donné son nom pour livrer le courrier, mais l'emploi était réservé aux

Américains de souche. Bouchard avait pensé partir à la recherche de l'or, sans vraiment jamais se décider.

Blanchet abandonna Benoît Bouchard à son indolence et navigua sur le Missouri pendant des semaines, passant de Bismarck en direction d'une petite bourgade appelée Pierre, riche de ses 3 600 habitants. Il bifurqua cependant avant d'arriver à Pierre et prit la direction du sud-ouest en remontant la rivière Cheyenne. Il traversa, avec une équipe de six Américains dirigée par Wakando, un Amérindien acquis à la mentalité blanche, un territoire peuplé de Lakotas que peu de gens avaient le courage d'affronter.

La Cheyenne, qui prend sa source dans le Wyoming, rejoint le fleuve Missouri après un parcours de 300 milles. On était en mai et elle avait alors un fort débit : le petit vapeur des chercheurs d'or dut lutter contre un courant redoutable. Les eaux transportaient des arbres morts, des souches et des carcasses d'animaux. Une fois par semaine, les orpailleurs s'arrêtaient sur une grève pour camper. Blanchet n'avait pas assez d'yeux pour enregistrer tout ce qu'il voyait. Ils descendaient du bateau avec trois chevaux, montaient leur tente et partaient aussitôt à la chasse au bison. Les troupeaux avaient été abondamment décimés, mais il en restait quelques-uns qui se déplaçaient encore dans les plaines par petits groupes.

Les cavaliers faisaient la chasse en tirant du haut de leur cheval commandé à la course en toute direction. Ils partaient d'abord ensemble pour approcher l'animal. À un signal donné, les chevaux s'élançaient, pleins de fougue, et chacun cherchait sa chance à travers les prairies, les buttes, les bas-fonds, les rochers. Gare aux trous

de blaireau ! Malheur au cavalier dont le cheval butte, tombe dans un de ces trous ! Les cavaliers s'emplissaient la bouche de balles et visaient facilement en courant. Ils ne tenaient pas la bride : le cheval prenait la direction que lui donnait le cavalier en se penchant d'un côté ou d'un autre. Les hommes sentaient les dangers de cette chasse : ils étaient tout blêmes et blancs au départ, et revenaient tout défigurés, rouges comme des fressures.

En peu de temps, tout était débité. Ils travaillaient nuit et jour pour faire sécher cette viande et la mettre en paquets. Les peaux étaient grattées : on en faisait souliers et capots; les nerfs étaient conservés pour faire du fil. Les os étaient cassés et broyés pour en tirer la graisse. La viande sèche était pillée, mêlée avec le suif et mise dans des sacs. C'était la nourriture commune, en y mêlant de la farine et de l'eau. Ils faisaient des sacs de 80 lb. La longe est le morceau le plus délicieux du bison, la petite bosse sur le col, ensuite; la grosse bosse après. Rien n'était perdu.

Cet après-midi-là, Wakando débita quatre bisons à grands coups de poignard. C'était un colosse au nez aplati, aux longs cheveux nattés et au regard qui lançait des flammèches. Il se disait neveu de Crazy Horse, le terrible guerrier. Les Black Hills, où l'or avait été découvert, étaient revendiqués par les Lakotas et les Américains colonialistes. Une guerre avait éclaté en 1876 à ce sujet et l'oncle de Wakando en était sorti vainqueur.

Au moment où Wakando avait appris le nom de Blanchet, il s'était écrié :

- Toi et moi, des cousins !
- Comment ça ? dit Jean-Baptiste.
- Ma grand-mère était la mère de Crazy Horse et s'appelait Blanket. Nous sommes parents.

Blanchet ne voulut pas contredire le guide et affirma que ce devait être le cas et que le monde était bien petit.

À compter de ce jour, Wakando considéra Jean-Baptiste comme un des siens.

– Les Canadiens sont partout ici. Tu ne sais pas que l’or de la mine de Homestake a été trouvé par des Canadiens ? Il y a de cela plusieurs lunes. C’était un peu avant la bataille de Little Bighorn [1876]. Moses Manuel², son frère Fred et leur père, Pierre Manuel, ont attaqué la montagne des Black Hills à coups de pioche. Ils ont cassé un gros morceau qui était plein d’or. Ils se sont enrichis très vite. Mais la guerre est venue jeter le trouble partout.

En arrivant aux Black Hills, Wakando prêta son cheval à Jean-Baptiste et lui dit de se rendre à la mine, de demander Dora, qui l’hébergerait gratuitement s’il disait être un parent de Wakando. Le lendemain, il le rejoindrait et lui montrerait comment extraire l’or.

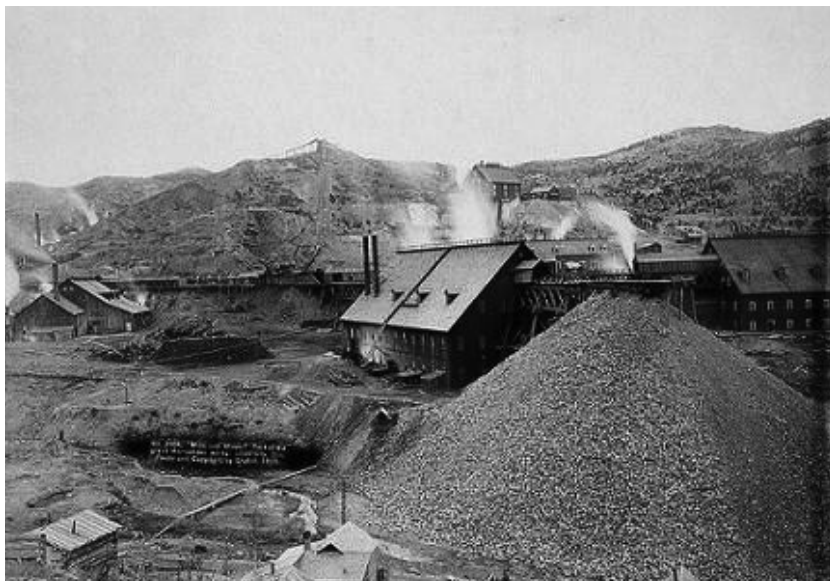


Moses Manuel attaque la montagne à coups de pioche

² Moses Manuel (1848-1905) est né Moïse Hébert à Plessisville, QC, fils de Pierre Hébert-Manuel et de Marguerite Pepin. Il est mort à Helena, Montana. *The Daily Deadwood Pioneer-Times*, 8 July 1905.

Wakando conduisit Blanchet sur le site de Homestake. L'endroit, manifestement, affichait des marques de grands bouleversements. Une montagne en falaise, grugée à la pioche; à côté, en bas, une bâtisse immense, à deux étages avec des combles percés de lucarnes, une dizaine de cheminées d'où sortaient des volutes de fumée blanchâtre, des tas de roches, modelés comme des pyramides, déversées par des convoyeurs. Autour de l'édifice central, d'autres bâtisses semblables, plus petites, semblaient servir aux mêmes fins : l'extraction du précieux minerai aurifère.

Les frères Manuel, qui avaient trouvé le premier filon de 5 000 dollars, avaient vendu cette mine à la société Homestake Mining pour 50 000 dollars. Cela faisait dix ans maintenant. Et la société, enrichie d'année en année, était maintenant cotée à la Bourse de Wall Street et avait créé la Black Hills National Bank.



Wakando conduisit Blanchet sur le site de Homestake

Ce matin-là, Wakando circulait sur le site en compagnie de Jean-Baptiste à qui il avait donné une pioche servant à l'extraction. Il conduisit son ami à l'entrée du puits principal, creusé à même la montagne. Blanchet avait l'impression de commencer une nouvelle vie, celle pour laquelle il avait tout quitté. Après une bonne nuit de sommeil, il se sentait capable d'affronter une tâche gigantesque. Aurait-il la même veine de tomber sur un filon semblable à celui qui avait enrichi les frères Manuel ?

Deux hommes levèrent la main droite pour saluer Wakando. C'étaient des Sioux engagés par la compagnie pour descendre les ouvriers au fond du puits. Baptiste et Wakando prirent place sur un siège en cuir accroché à des câbles et des poulies. Les Sioux envoyèrent les amis au huitième palier sous terre. Et le travail de Blanchet commença.

Déjà une trentaine d'orpailleurs suaient à l'ouvrage. Blanchet les vit à peine, l'éclairage rudimentaire des lampes Davy ne permettant pas de distinguer leurs traits. Il voyait les pioches s'élever et s'abaisser en frappant la roche qui s'effritait. Wakando lui montra une partie de la paroi qui n'avait pas encore été touchée et lui souhaita *Good luck*.

Sans trop savoir comment affronter le roc, Baptiste y mit une énergie foudroyante en commençant, mais les heures qui suivirent, il modéra la cadence, regardant autour de lui et ne voyant rien. L'air était suffocant et la poussière gagnait lentement la bouche d'aération, trop étroite pour s'évacuer à mesure qu'elle était créée. Et ce bruit continu, amplifié par l'espace étroit dans les profondeurs !

Après sa journée, il remonta en utilisant le même monte-orpailleurs et regagna la maison de Dora. Quand elle le vit entrer, elle ne manifesta aucun étonnement, mais Blanchet s'engouffrant dans la salle des ablutions, se reconnut à peine dans le miroir : il avait la figure teintée de suie noire, avec des coulisses de sueur qui lui labouraient les joues. Il fut surpris de voir que le blanc de ses yeux n'avait pas changé. Mais sa chemise et son pantalon étaient passés du bleu pâle au noir de jais.

« Je ne resterai pas ici un jour de plus », se dit-il désespérément.

Il y resta plus d'un an.



La Homestake Mining, en 1889, faisait travailler plus de 300 ouvriers à la pioche. Ceux des autres métiers, presque aussi nombreux, avec femmes et enfants, firent monter la population de la mine et des environs à 5 000 personnes. Une route fut aménagée, menant de la mine à la ville de Pierre. En même temps, le Dakota fut divisé en deux états, celui du Nord et celui du Sud. Bismarck devint la capitale du Dakota du Nord; Pierre fut choisie comme capitale du Dakota du Sud.

Blanchet ne s'était pas enrichi en travaillant comme orpailleur, mais il avait appris beaucoup d'anglais et quelques phrases de la langue des Lakotas.

Dora, une femme dans la cinquantaine, arborait fièrement une tignasse mêlée de noir et de gris. Elle avait toujours un rouge très brillant aux lèvres, une jolie fossette au menton, deux rides du plissé solaire de chaque côté de la bouche et répétait sans cesse qu'elle avait mené belle

vie mais qu'elle était fatiguée. Née dans l'Illinois de parents colombiens, enrichis par la victoire de Bolivar, elle avait perdu père et mère dans la petite enfance, puis avait été élevée par une tante qui ne l'aimait pas. Justement, son plus grand plaisir à cette marâtre fut de voir un jour Dora plier bagage et déguerpir pour aller travailler dans un bordel de Chicago. Après deux ans, elle en devint la directrice et exerça envers ses filles la même autorité intraitable que sa tante avait eue sur elle.

Quand elle apprit la découverte de l'or dans le territoire des Lakotas, en femme intrépide et libre, elle fit le voyage seule jusqu'à Bismarck, puis jusqu'à Homestake en se liant d'amitié avec le même Wakando.

À Homestake Dora ouvrit la première maison close et fut plus tard promue tenancière par une décision prise en son for intérieur. C'est alors qu'elle fit la connaissance de Jean-Baptiste, qu'elle logea en toute amitié dans une chambre privée, voisine de la sienne.

Les appartements de Dora occupaient tout le 3^e étage d'une vaste maison bâtie à deux arpents tout au plus de l'entrée principale de la mine. Trois pièces lui étaient réservées : une cuisine, une chambre, tapissée de petits cupidons et de roses, avec, dans un coin, sur un guéridon, une statue de la Vierge devant laquelle brûlait un lampion en permanence. Son salon, richement meublé de fauteuils moelleux, contenait une armoire vitrée remplie de bijoux de grande valeur, la plupart en or, récompenses de ses années de service. Elle avait des talents de cuisinière et, considérant Jean-Baptiste un peu comme son fils, elle lui faisait ses desserts préférés et l'invitait à sa table tous les dimanches soir, quelquefois avec Wakando.

Jamais les trois filles n'envahissaient les appartements de Dora, elles y étaient interdites de séjour, ayant pour elles leur pièce meublée d'un lit, souvent défoncé, et d'une grande cuvette servant aux ablutions.

Le 3^e étage de cette maison s'ouvrait sur un long corridor qui conduisait aux cinq entrées d'appartement. Au fond du couloir, une petite fenêtre aurait bien voulu y laisser passer un peu de soleil, mais les vitres, couvertes de suie à l'extérieur, jamais lavées, laissaient filtrer un semblant de jour qui ressemblait à la nuit.



Dora devint tenancière de maison close

Les clients des filles n'étaient pas très discrets, les tapages nocturnes et diurnes étaient quotidiens. Une nuit, un homme plutôt éméché, qui fréquentait une fois la semaine Jenny, une des filles de Madame Dora, et qui en était devenu amoureux, se vit refuser l'entrée, car sa préférée était occupée à l'intérieur avec un autre homme. Il se rua sur la porte qui céda. Une bagarre s'engagea et les

deux comparses roulèrent dans le corridor. La bave au menton, la mèche rebelle, le misérable intrus sortit son couteau et le planta à travers les côtes de l'autre. Toute nue, Jenny sortit de sa chambre et poussa un long cri aigu comme celui d'un lapin qu'on égorge.

Quand Dora entrouvrit sa porte, l'assaillant avait disparu et le blessé, gesticulant mollement, poussant des gémissements, gisait dans une mare de sang. À son tour, Jean-Baptiste fut témoin de l'incident, il saisit sa lampe et se rendit auprès du blessé : des bouillons de salive lui sortaient de la bouche, il avait les yeux révoltés et ne bougeait plus.

Dora s'habilla en vitesse et se rendit chez le patron de la mine : personne ! tout le monde fêtait ailleurs la promotion d'un assistant gérant. Elle courut chez le mécanicien qu'elle connaissait bien et lui raconta ce qui s'était passé. Il prit les choses en main, emmena deux hommes avec lui et se rendit voir la scène du crime. Ils firent disparaître le corps du moribond, qui avait toujours le couteau planté près du cœur. Le mécanicien annonça à Dora que le shérif viendrait le lendemain rédiger son rapport.

Le lendemain, dès l'aube, avant même que le coq le plus matinal ait coqueriqué, Blanchet sortait de Homestake avec Dora. Celle-ci avait l'habitude de plier bagage en vitesse. Toute sa vie, elle avait agi ainsi : arrivant à l'improviste et partant sans crier gare. Elle apportait avec elle un fourre-tout très léger garni de frusques, de bijoux et de victuailles. Jean-Baptiste avait abandonné sa valise et ne se promenait plus qu'avec un léger sac en bandoulière.

Ils montèrent sur le cheval de Wakando doublement sellé et partirent au galop sur la route que venaient de tracer le gouvernement et la compagnie minière entre les Black Hills et Rapid City.

Blanchet avait justement touché sa dernière paye la veille. Avant même l'événement sanglant de la nuit, sa décision de partir était prise. Il ne savait pas combien d'onces d'or il avait mis au jour avec sa pioche, puisque le groupe du huitième palier, comme les autres groupes, envoyait en commun tous les morceaux de roc qu'il piochait. À toutes les quinzaines, les hommes recevaient un salaire égal et, s'il y avait présence d'or dans leur découverte, c'était la compagnie qui en profitait.

Après plus de quinze mois de travail acharné, Blanchet n'avait pas fait fortune comme il l'espérait, mais, nourri et logé à l'œil, il partait avec une jolie bourse contenant 550 dollars en billets neufs de l'Union. Armé de biceps d'une belle rondeur et d'une force nouvelle dans les mollets, il avait vraiment fière allure.

Avril 1890. Au matin du 20 avril, après 42 milles parcourus à l'épouvante, entrecoupés de brèves pauses, deux ou trois fois, pour faire boire leur cheval, Dora et Blanchet s'arrêtèrent : ils avaient atteint Rapid City, un bourg tout neuf d'un peu plus de 2 000 habitants. Et Dora décida de s'y installer pendant une semaine ou plus. Elle ne pouvait dire si elle retournerait à Homestake, elle verrait. Blanchet, lui, la remercia et, quand il vit des perles au bord de ses cils, il s'approcha et l'enserra chaleureusement dans ses bras en lui disant de faire ses amitiés à Wakando.

Il partit avec son sac et demanda où se trouvaient les diligences. Un omnibus *Trans Dakota* avec attelage de

quatre chevaux transportant le courrier et pouvant accommoder huit passagers, partait tous les jours, à 2 h p.m., de Rapid City pour Sioux Falls. Un voyage de 40 heures, jalonné de cinq postes d'auberges où on s'arrêtait une demi-heure pour changer les chevaux.

Une autre aventure commençait pour Baptiste. Il eut le temps de prendre des provisions, paya son billet et monta dans l'omnibus. Déjà trois quidams y avaient pris place : un Sioux au regard vide, vêtu d'un manteau en peau de buffalo, un jeune Américain de Boston, éternel étudiant, qui faisait le voyage pour le plaisir et un freluquet au langage difficile à comprendre, âgé d'une soixantaine d'années, avec deux longs poils au menton, coiffé d'un bonnet bariolé de fourrure et piqué de badges militaires. Ce dernier affirmait savoir compter jusqu'à 5 et ignorer s'il était le fils de ses père et mère. Sur ces mots d'une profonde philosophie, Blanchet dit au jeune Américain de Boston :

– Ouais, le voyage risque d'être long...

Soudain, les chevaux poussèrent un hennissement retentissant et l'équipage se mit en branle. Une fois sur la grande route, l'omnibus atteignit sa vitesse de croisière, secouant les quatre passagers comme des roseaux. Le Sioux se réserva une banquette à lui seul en allongeant les pieds sur le siège voisin et en se calant dans sa peau de buffalo. Blanchet et le jeune Américain étaient assis en face du génie de l'emmerde qui commençait à se plaindre des sauterelles qui avaient mangé son miel et du chien de la voisine, à Rapid City, qui lui mordait les jarrets quand il allait aux chiottes derrière sa maison. Il vivait seul depuis qu'il ne s'était jamais marié, disait-il.



Deux jours plus tard, vers 7 h a.m., Jean-Baptiste arriva à Sioux Falls et descendit de l'omnibus. Le spectacle des chutes le cloua sur place.

La rivière Big Sioux étalait ses cascades nombreuses dans son parcours avant de rejoindre le Missouri à Sioux City beaucoup plus bas.

Sioux Falls, avec ses 10 000 habitants, avait vraiment l'air d'une ville, en comparaison de Rapid City. Blanchet aurait aimé louer une chambre à l'auberge du *Trans Dakota* mais c'était complet. Il se mit en frais de visiter les lieux. Avant de sortir de l'auberge, il tomba sur le *Yankton Press and Dakotan*. À la page 3, il lut le récit du meurtre survenu à Homestake.



Le spectacle des chutes le cloua sur place

En deux colonnes sur une demi-page, le journal disait que l'événement s'était produit dans la maison de Dora Gutierrez, tenancière d'une maison de passe, que Jenny, une de ses filles était le témoin important, de qui le journaliste tenait le nom du mineur décédé au cours d'une bagarre. Il s'agissait d'Eric O'Toole, qui travaillait comme mineur au cinquième palier de la mine de Homestake. O'Toole aurait rendu l'âme sous les coups de couteau de Gunther Krämer, d'origine prussienne, établi dans le Dakota depuis trois ans. Le shérif avait arrêté le présumé assassin Krämer chez sa mère à Deadwood, caché dans un énorme baril de pommes, mais il aurait bien aimé aussi interroger Dora Gutierrez et son compagnon, un certain Blanchet, QUI AVAIENT FUI LE MATIN MÊME DU MEURTRE.

Jean-Baptiste eut la gorge nouée et se sentit défaillir. Il regarda autour de lui si quelqu'un l'observait, ferma le journal, empoigna son sac et sortit.

Il n'avait plus qu'un souci : déguerpir de Sioux Falls au plus coupant. Il se rendit à la gare, scruta l'horaire des trains et se décida pour Chicago. C'était un trajet de 575 milles et le voyage, sans arrêt, durait entre 19 et 22 heures.

Cette fois, il se paya le caprice d'un wagon-lit. Le préposé à l'enregistrement lui demanda son nom. Blanchet hésita et répondit :

– Blanchard. John B. Blanchard.

Jean-Baptiste n'avait rien à se reprocher, mais il ne voulait pas être à la merci d'un shérif quelconque qui le questionnerait sur le meurtre survenu à Homestake.

Il avait le lit N° 2 dans le compartiment qui contenait des lits jumeaux, les N^{os} 2 et 4 étant en bas; 1 et 3, en haut.

Le train se mit en branle en lançant fumée et cris stridents et les rails commencèrent à émettre leurs tac-à-tac. Blanchet se félicita d'avoir payé pour un wagon-lit et pensa être le seul occupant du compartiment. Mais arriva tout à coup un malabar mal fagoté qui se traînait les pieds. Il ouvrit la porte du compartiment, regarda son ticket et se présenta à Jean-Baptiste :

– *My name is Jasmin Troudo*, dit-il en un anglais bêtement universel.

– John B. Blanchard, répondit Blanchet en lui tendant la main. Je suis né au Nouveau-Brunswick. J'arrive de Saint-Boniface.

– Moi, je suis natif de Montréal, crut bon d'ajouter Troudo, mais je vis à Chicago depuis trente ans. Nous sommes deux Canadiens. L'Amérique est vraiment peuplée de toute sorte de monde !

Troudo était vêtu d'une chemise légère à manches roulées jusqu'aux coudes et d'un pantalon qui, noir à l'origine, avait pris des teintes vert olive. À l'arrière, larges comme une cuvette, ses culottes descendaient en faux plis d'accordéon.

Les présentations faites, le jour commençant à baisser, chacun s'enfonça dans son lit. Troudo gravit péniblement l'échelle et se laissa tomber sur le matelas au-dessus de Blanchet, qui commença à craindre pour sa vie. C'est que le gaillard devait dépasser les 230 lb. Après dix minutes, son compagnon des hauteurs ronflait comme les grandes orgues de Chartres et, après vingt milles, il se mit à péter comme une vieille jument du Bas-du-Fleuve. Ces gestes anodins étaient pour Troudo un signe annonciateur d'un profond sommeil qui ne le quitta pas de tout le trajet.

Blanchet eut un sommeil agité de quelques heures, après quoi il se leva et, planté devant une fenêtre du corridor de son wagon, il regarda longtemps la nuit américaine parsemée de lumières falotes quand le train traversait un village en sifflant. Depuis son départ de Sainte-Flavie, il eut pour la première fois le sentiment qu'il ne reverrait plus jamais les siens. L'Amérique nouvelle avait tellement à lui offrir; il n'avait pas encore réalisé la moitié de ses rêves.



Le temps, irréversible, passe toujours trop vite. En débarquant à Chicago, Blanchet se sentit oppressé par le bruit et la circulation hippomobile. Au hasard d'une promenade, il vit le Home Insurance Building, haut de douze étages, qui le figea sur place. L'édifice était considéré comme le premier gratte-ciel au monde.

Un soir qu'il déambulait sur le trottoir de la South Union Street, il vit passer en basse altitude, devant lui, un Noir qu'on venait d'expulser du pub Shinnick. Le misérable aboutit dans la rue, le nez dans le crottin de cheval. Deux gaillards, sortis du Shinnick, une serviette sur l'épaule, gueulaient pour être entendus de toute la ville :

– *Never come back here, Scumbag !*



Il rencontra le Home Insurance Building

Chicago était un melting pot où bouillonnaient toutes les inventions. L'émigration venue d'Europe et d'ailleurs participait au développement économique de la ville qui avait atteint le million d'individus.

Les premiers véhicules automobiles commençaient à rouler dans les rues.



Les premières automobiles roulaient dans les rues

Le nouveau Blanchard se dit que, décidément, cette ville n'était pas faite pour lui. Trop de monde. Trop grosse. Il travailla quelques mois comme correspondant, en traduction, pour *Le Journal de l'Illinois*, mais il songeait à s'installer quelque part, ailleurs, et à y rester, tout en travaillant à un emploi respectable. Il voulait autre chose.

Un soir, il en profita pour écrire à ses parents. Il l'avait déjà fait de Saint-Boniface et de Homestake, mais n'avait jamais reçu de réponse.

Chicago, 12 mars 1892
800 South Michigan Avenue, Room 101

Bien chers parents,

Mon séjour aux États ne s'étant pas déroulé comme je l'aurais pensé, la recherche de l'or ne m'a rien rapporté ou presque. J'ai décidé que, tant qu'à être aux États, ça valait la peine de voyager un peu, de voir du pays comme on dit.

Comme ma santé me le permet, je veux visiter le plus d'États possible. Comme ça, je n'aurai pas quitté Saint-Flavie pour rien.

Je vous ai déjà envoyé quelques mots, mais je ne suis pas certain que mes courriers se sont rendus à destination, n'ayant jamais reçu de réponse.

J'espère que vous comprendrez que cette décision de voyager est pour moi comme une sorte d'école où j'apprendrai tellement de choses et ne pourrai qu'en sortir enrichi.

Mon logement est situé sur l'avenue Michigan, comme vous le voyez plus haut. C'est une grande maison neuve remplie d'appartements. Une bonne partie de la ville a passé au feu, il y a une vingtaine d'années, et les Américains ont tout reconstruit en neuf.

Je vous aime de tout mon cœur et vous souhaite de la santé et encore de belles années de bonheur. Votre fils qui vous oublie pas.

Jean-Baptiste



À l'été de 1892, Blanchet partit de Chicago et devint propriétaire d'un petit restaurant à South Haven, sur le lac Michigan, à l'embouchure de la Black River. En naviguant sur le grand lac Michigan, on était à 80 milles de Chicago. À South Haven, un port avait été aménagé à côté d'une belle plage de sable gris. Le restaurant de Blanchet annonçait ses couleurs à l'entrée de la plage : *French Gastronomy*, et, en plus petits caractères, plus bas : *Fresh fish every day*.



L'idée de gastronomie française avait fait son chemin et, depuis son acquisition, Blanchet avait triplé son chiffre d'affaires. Il avait engagé Alfred Prunier, un cuisinier français bourré de talents; un jeune pêcheur américain de 18 ans fournissait les denrées de base : crapet-soleil (que le Français appelait perche soleil), perchaude, achigan et même poisson-castor, tous des poissons que le lac Michigan contenait en abondance.

Le Français mit à l'honneur le *Fish 'n' Chips* qui fit fureur, malgré son origine britannique. Deux étés de suite, Blanchet empocha des bénéfices énormes. Entre 11 h et 4 h, les Américains faisaient la queue pour se bourrer d'achigan transformé en pâté, enrobé de chapelure, cuit

dans l'huile et servi avec une demi-limette, sur un lit de frites, mayonnaise et branche d'aneth. L'affluence reprenait dans la soirée, à partir de 5 h. Il n'était pas rare de voir sortir le dernier client à minuit de la *French Gastronomy*.



Trois ans passèrent et, en 1895, vers la fin de la saison estivale, Blanchet vendit son restaurant de South Haven au cuisinier français Prunier, empocha une belle somme d'argent et partit pour le sud-est.

Il monta dans un train à destination du Massachusetts où florissaient des îlots de *Petits Canadas* peuplés de gens de son pays, lui avait-on dit.

Jean-Baptiste venait tout juste de prendre place dans un compartiment quand un contrôleur à casquette s'approcha de lui :

– *Ticket, please.*



Un contrôleur à casquette s'approcha de lui

Le contrôleur jeta un œil sur le billet de Jean-Baptiste et lui dit :

– Vous vous trompez de siège, jeune homme. Suivez-moi, je vais vous conduire au bon endroit.

L'interpellé se confondit en excuses et remerciements. Voulant se montrer affable, il demanda :

– Travaillez-vous depuis longtemps sur cette ligne de chemin de fer ?

– Bientôt 15 ans, répondit le contrôleur.

Baptiste avait devant lui un petit homme dans la cinquantaine, la tête coiffée d'une casquette rigide portant le sigle CMR (Central Massachusetts Railroad). Deux yeux ronds rapprochés et des favoris qui lui descendaient jusqu'au menton qu'il avait proéminent.

Comme les passagers étaient peu nombreux, ce matin-là, le contrôleur, qui aimait bien parler aux voyageurs, regarda attentivement son passager et continua :

– Je suis si heureux d'avoir immigré en Amérique avec mes enfants et surtout qu'on m'ait accordé un job sur les chemins de fer. Je m'y plais beaucoup. Je gagne bien ma vie et je vois du pays. Cela me semble chaque jour différent.

– D'où venez-vous donc ? si je puis me permettre, questionna Blanchet.

– D'Irlande, monsieur. Un si beau pays, mais un pays de misère dont il est difficile d'imaginer les souffrances.

– Oui, je sais, répondit Baptiste. J'ai lu souvent des articles dans les gazettes à ce sujet.

Comme il n'y avait pas d'affluence, les deux hommes poursuivirent leur conversation jusqu'à l'arrêt du train.

– Je vous écoute parler, dit le contrôleur, et je vois à votre accent que vous n'êtes pas américain.

– Vous avez raison, mais si la chose s'avère possible, j'aimerais bien obtenir la nationalité américaine comme

vous l'avez fait jadis, sans doute. Auparavant, je veux dénicher un bon travail qui me ferait vivre décemment, répondit Jean-Baptiste. J'ai un peu le sens des affaires. Mon nom est Blanchard et je viens du Canada.

– Malheureusement, si j'ose dire, vous n'arrivez pas dans un bon moment... Ici, la situation économique n'est pas à son meilleur. Laissez-moi donc une adresse où je pourrais vous rejoindre, monsieur Blanchard.

Jean-Baptiste ajouta :

– Je crois que ce serait l'inverse qu'il faudrait faire car, pour le moment, je ne suis fixé nulle part.

– Ah ! j'y pense, fit le contrôleur, j'ai présentement besoin d'un bon jardinier pour une quinzaine de jours, car on est en fin de saison, il faut préparer la terre pour le printemps prochain et je n'ai pas le temps de faire ce travail. Est-ce que la chose vous intéresse ?

– Au plus haut point, fit Jean-Baptiste qui, malgré ses envies de jeunesse, avait toujours gardé un lien particulier avec la terre.

Le contrôleur sortit de sa poche un crayon et un bout de papier et il écrivit :

*Barney Walsh
31 Middle Street
Fitchburg, Mass.*

En remettant son adresse au passager, il lui dit :

– Je serai chez moi demain vers les six heures du soir.

Jean-Baptiste se rendit à l'adresse indiquée par Barney : 31 Middle Street, Fitchburg.

Barney s'adressant à la famille réunie déclara :

– Voici un jeune Canadien à qui j'ai demandé un petit travail. J'espère que vous saurez le recevoir comme il se doit. Il est à la recherche d'un travail temporaire, en attendant mieux. Et comme je n'ai pas le temps cette année de voir au potager, et vous non plus, mes filles, j'ai demandé à Jean-Baptiste de le faire à notre place.

Six paires d'yeux examinèrent l'étranger avec curiosité. Outre le maître de la maison, vivaient là deux grandes filles et un jeune garçon : Mary, âgée de 15 ans; Delia, 13 ans et Michael, 7 ans, tous trois enfants de Barney.

Le maître de la maison donna ensuite des directives précises au jeune Blanchard, qui se dirigea d'un pas assuré au jardin. C'est alors que tous les habitants de la maison, poussés par la curiosité, s'étaient rassemblés près de la grande fenêtre, en arrière, pour voir comment l'étranger arriverait à accomplir la tâche demandée.



Un soir, en revenant de son travail, Barnay brandit un journal. Quand tout le monde fut attablé, contrairement à ses habitudes, Barney sortit de sa poche le journal qu'il venait tout juste d'acheter.

– Écoutez bien, mes enfants.

Il ajusta ses lunettes et commença la lecture :

« La famine, en Irlande, provoque encore et toujours des pertes de vie considérables. Les Britanniques expulsent de leur maison ceux qui ne peuvent plus payer l'impôt sur leurs terres et les jettent carrément à la rue. »

– Nous sommes partis à temps, soupira Barney, replongeant son nez dans le journal. On dit plus loin :

« La famine continuant son travail de mort, plusieurs ont quitté leur terre natale à destination de l'Amérique où ils espèrent une vie

meilleure. Les Irlandais émigrés fuient pour de bon la domination anglaise et mettent beaucoup d'espoir dans ce qu'ils considèrent comme un nouveau départ. »

– N'est-ce pas là la réalité qui est la nôtre ? déclara le chef de famille. Ici, la famine ne nous menacera jamais. On dit encore :

« Un groupe d'insurgés veulent proclamer l'indépendance de l'Irlande. »

– À mon avis, commenta Barney, l'Angleterre ne laissera pas passer ce projet comme une lettre à la poste. Il y aura sans doute bien des morts encore.



Quand l'aménagement du potager fut terminé, Blanchard disparut de Fitchburg pendant plusieurs mois. Barney crut l'avoir vu dans un train, un jour, mais il s'était trompé.

À la fin de 1895, John B. Blanchard parcourut le Kansas de l'est à l'ouest, toujours à la recherche d'un emploi lucratif, faisant ses premières armes comme vendeur dans un magasin de chaussures et de bottes de voyage. Il y demeura un mois. Suivant l'exemple de Barney, il dénicha facilement ensuite un travail de contrôleur sur les trains qui circulaient entre Chicago et Kansas City, un long trajet de plus de 500 milles. Les passagers étant souvent clairsemés d'un wagon à l'autre, John B. en profitait pour enlever sa casquette et roupiller quelques minutes dans un coin, secoué par les mouvements du train.

Il rêvait souvent de son enfance à Sainte-Flavie et au moment de son départ pour le Manitoba, son arrivée à Montréal en pleine nuit, la chaufferie de l'Hôpital Général, les Lakotas, la mine de Homestake, Dora et ses filles,

les achigans du lac Michigan. Puis apparaissaient le brave Irlandais Barney et ses enfants, dans la maison de Middle Street à Fitchburg. Mary, fille aînée de Barney, avait des yeux d'une grande douceur, et de beaux cheveux bruns, très longs, teintés de roux, qu'elle attachait avec une broche dorée.

Rendu là dans ses rêves, Baptiste ouvrait les yeux et se demandait : « Qu'est-ce donc qui me fait penser à elle ? Pourrait-elle m'aimer un jour ? »

En janvier 1896, il écrivit à ses parents à Sainte-Flavie.

Lyndon, Kansas, 12 janvier 1896

Bien chers parents,

J'espère que la présente se rendra facilement à destination, car je vais quitter l'Ouest bientôt. J'espère aussi que votre santé est bonne et que vous avez passé un beau temps des Fêtes.

Vous vous demanderez sans doute ce que je fais ici, si loin de ma patrie. J'ai occupé plusieurs emplois dans différentes villes, sans jamais en trouver un à mon goût.

Je pense souvent à vous et à Sainte-Flavie, qui, soit dit en passant, me manque parfois mais c'est surtout votre présence qui me manque. Le temps court et il court malheureusement plus vite que je le voudrais.

Cette pensée me fait glisser vers une autre. C'est que j'espère bien vous revoir un jour et vous raconter de vive voix tout ce que j'ai vu et vécu durant ce périple qui m'a permis d'ouvrir un œil sur le vaste monde. Je suis passé du Manitoba au Dakota, à l'Illinois, au Massachusetts. Et me voilà au Kansas.

Comme les états de l'Est sont plus rapprochés du Canada, j'ai l'intention de retourner bientôt au Massachusetts, et sans doute il me sera plus facile dorénavant de vous écrire ou, du moins, je le souhaite.

Recevez, très chers parents, l'expression de mes sentiments filiaux et croyez en mon plus cher désir de vous revoir.

Votre fils qui s'ennuie parfois.

Jean-Baptiste

P.-S. Si jamais vous voulez m'écrire, il faudrait le faire à l'adresse d'un de mes amis. J'ai changé mon nom en Blanchard parce qu'ici, c'est plus facile à prononcer.

John B. Blanchard
c/o Mr. Barney Walsh
31 Middle Street
Fitchburg, Worcester Co.
Massachusetts, U.S.A.

Cette fois, le père de Jean-Baptiste reçut bien la lettre de son fils. Il n'en crut pas ses yeux quand le facteur de Mont-Joli arriva avec son sac sur l'épaule pour la remettre, en mains propres, au vieux François-Norbert Blanchet.

C'est avec beaucoup de nervosité qu'il déchira l'enveloppe si précieuse, timbrée des USA, et lut son contenu.



Blanchet regagna le Massachusetts et s'engagea facilement comme commis de nuit pour la *New York, New Haven and Hartford Railroad*. Les dimanches, il les passait à Fitchburg et allait souvent frapper à la porte de Barney. C'était en fait pour voir si Mary Walsh avait toujours l'œil clair.



Mary Walsh avait toujours l'œil clair

Un jour, il fut reçu par elle. En le voyant, elle disparut en vitesse et revint tout de suite avec une lettre qu'elle lui remit gentiment en disant :

– Elle est arrivée il y a à peine une heure. Livraison spéciale !

Baptiste la remercia chaleureusement, la salua en s'inclinant et disparut avec une petite rougeur au cou. Dans la rue, il ouvrit l'enveloppe et constata qu'il s'agissait en fait d'un télégramme posté de Campbellton, New Brunswick, 12 octobre 1896. Il lut :

Mère très malade.
Stop. Viens si tu peux.

C'était signé : Thomas Blanchet, New Carlisle.

Blanchet courut chez lui puis à la gare de Fitchburg et monta dans un train pour New York. De là, il pouvait facilement gagner Montréal, puis Québec et Sainte-Flavie. À New York, il eut amplement le temps d'avertir par télégramme Mme Brennan qu'il serait absent plusieurs jours en raison d'une mortalité dans sa famille au Canada, et de s'occuper du *Bay State Fish Market*, le marché aux poissons qu'il lui avait acheté en mai dernier.

« Pourvu que j'arrive à temps ! Lui dire au moins que je l'aime ! »

Cette pensée le tenailla au cours du trajet New York-Montréal. Il n'avait jamais pensé revenir au pays dans de telles circonstances et avec tant de précipitation. Il était le dernier fils de la famille. Sa mère, c'était la première femme qu'il avait aimée et voilà qu'elle allait disparaître. Jean-Baptiste avait 31 ans, mais en présence de cette mort inévitable, il se sentit redevenir un tout petit garçon.

Elle allait et venait devant le poêle et lui faisait son déjeuner : œuf rôti, pain de ménage, parfois une omelette au fromage, un verre de lait et des biscuits, ou encore une brique de lard, richesse suprême. Il la revit avec son tablier, coupant des légumes et préparant des conserves, en fin d'été. Son père était un bon gros bonhomme barbu, rempli de force et de sagesse; elle, c'était la tendresse, la douceur même. Parfois, quand elle était absorbée dans un ouvrage de couture, il l'examinait longuement et se disait que, jeune, elle avait été belle. Il corrigeait immédiatement sa pensée et se disait qu'elle l'était encore, malgré ses cheveux grisonnants et les plis de son visage. Ses yeux étaient remplis d'une immense bonté. Jamais elle ne l'avait grondé. Oh, une fois peut-être, elle lui avait dit

« Petit Juif ! » en fronçant les sourcils, quand il avait mis de l'eau dans ses bottes en jouant dans une rigole à la fonte des neiges.

Parti de Sainte-Flavie depuis neuf ans, il y retournait en catastrophe. Sa mère avait prié son fils aîné Thomas d'appeler Jean-Baptiste à son chevet, elle savait que la mort attendrait peut-être.

Et cette locomotive qui s'arrêtait partout entre Québec et Rimouski. Un peu plus et il se levait pour accrocher le conducteur, le secouer un peu pour aller plus vite !

En arrivant au 2^e rang, Baptiste constata qu'il y avait un plus grand nombre de voitures dans la cour de la maison familiale. Son père sortit le premier pour accueillir Baptiste qui monta le perron en sautant des marches. Dans la chambre en bas, Léocadie était couchée, le regard au plafond. Elle tourna la tête vers lui et dit faiblement :

– Mon petit, tu es de retour !

Le petit Baptiste, qui avait près de six pieds et était bâti comme un gladiateur, se jeta à genou au chevet de sa mère et lui prit les mains qu'il serra entre les siennes. De toutes petites mains veinées de bleu, avec des os pointus. La Mort, qui rôdait autour de ce lit, était complètement injuste. Il y avait tellement de malfaiteurs et de pauvres individus minables qui vivaient encore; et sa mère, bonne comme tout, allait mourir.

– Dans mon testament, je t'ai donné 100 piastres, ajouta Léocadie en faisant signe à son fils d'approcher. Et, orgueilleuse comme elle pouvait l'être, elle esquissa un sourire qui finit en une quinte de toux interminable.

« De l'argent ! pensa Baptiste. Comme si j'avais besoin de ça ! »

En entrant dans le salon, Baptiste y retrouva son père, la pipe au bec, en compagnie de deux de ses fils, Thomas, l'avocat-protonotaire, et François-Norbert, l'aventurier de San Francisco. Ce dernier venait d'arriver de Californie. En se levant péniblement de son fauteuil, François avait peine à rester debout, il était devenu bossu et se tenait comme s'il avait reçu un coup fatal à la colonne.



François-Norbert Blanchet avait peine à rester debout

En effet, travaillant à l'aiguillage des voies ferrées, et comme serre-freins, il avait été coincé entre deux wagons, blessé grièvement et déformé, frôlant la mort de près. Cet accident l'avait contraint d'abandonner son métier pour devenir garçon d'ascenseur. Il dit qu'il était de

retour à Sainte-Flavie pour y rester. Il irait peut-être en Floride ou en Californie certains hivers, mais ses étés se passeraient ici.

Il y avait aussi les Lavoie : Joseph-Laurent Lavoie qui avait épousé Céline Blanchet, sœur de Jean-Baptiste. Le couple habitait maintenant dans la maison Blanchet du 2^e rang.



– Tu t’en vas pas déjà ! se plaignit le père Blanchet.

Tout ce beau monde avait assisté aux funérailles de Léocadie. Les repas, préparés minutieusement et longuement par la femme engagère, rassasièrent les familles Blanchet et Lavoie. Louis-Joseph Lavoie, âgé de six ans, neveu de Jean-Baptiste, tomba malade d’avoir mangé trop de beignes enrobés de chocolat; Joseph-Arthur, frère aîné de Louis-Joseph, profita de la présence de la foule pour administrer une vibrante taloche à son jeune frère en lui disant que la gourmandise était un vilain péché. Le lendemain, Joseph-Arthur se prenait le ventre à deux mains après avoir déjeuné avec de la graisse de rôti. Il avait la face blême comme une citrouille albinos et Louis-Joseph le regarda toute la journée avec un beau sourire narquois qui valait cent piastres.

– Hélas oui, répondit Jean-Baptiste. Il faut que je parte. Je viens d’acheter un commerce de poissons et de fruits de mer. On m’attend dans deux jours à Fitchburg. Vous m’écrirez là-bas.

Et Jean-Baptiste regagna le Massachusetts. Le journal de Fitchburg du 19 octobre 1896 annonçait que « J.B.

Blanchard returned from Canada this morning, on account of the death of his mother. »

Il se rendit aussitôt dans la famille de Barney. On y parla de mort et de misère. Le souvenir de la mort de sa femme se mit à ternailler Barney. Ce dernier crut qu'il serait approprié de faire connaître à Blanchard les terribles circonstances où périt sa pauvre épouse en donnant naissance à la jeune Margaret.

Toute la famille étant réunie dans le minuscule salon, Barney prenant un air de circonstance, commença :

– Même si je vous l'ai déjà raconté, il me semble que cela me libère de vous le répéter.

– Raconte, père, fit Mary.

– C'était une journée très sombre de février, comme il peut y en avoir en Irlande. Vers les cinq heures de l'après-midi, ma défunte femme commença à gémir et me dit en pleurs :

– Va vite chercher Bridget, la sage-femme, je sens que l'enfant va naître.

– À peine l'enfant née, ma pauvre femme se mit à souffrir d'une importante hémorragie de délivrance. L'accoucheuse pensa alors tenter diverses manœuvres afin d'enlever des caillots qui entravaient la rétraction de la matrice. Hélas ! ces manœuvres furent sans effet. Toujours dans d'atroces souffrances, perdant son sang de jour en jour, ma pauvre femme rendit l'âme 13 jours après avoir mis au monde ma petite Margaret

– Heureusement que cela ne se passe pas toujours ainsi, soupira Delia.

– Souhaitons que les médecins d'Amérique soient mieux formés et plus savants, ajouta Blanchard. Et que cela ne nous arrivera pas ici !

III. LA VRAIE VIE DE JOHN B. BLANCHARD

En octobre 1898, John B. Blanchard vendit sa poissonnerie du 35 Day Street et maintint de son côté son marché de poissons au 93, Main Street, dans Bay State House. Il vendait des huîtres, des palourdes et plusieurs espèces de poissons, dont certains étaient vivants et nageaient dans d'immenses aquariums.

Il remarqua la présence de la jeune Margaret dans la famille de Barney. La petite dernière, âgée de 3 ans, avait été emmenée en Amérique en 1897 par Alyson, sa nourrice.

En 1900, John B. Blanchard obtint sa naturalisation : il devenait citoyen américain. Cette cérémonie, tenue à la Cour, impressionna profondément le nouveau Blanchard. Il prêta allégeance, jurant « that he will support the Constitution of the United States, and that he absolutely and entirely renounces and abjures all allegiance and fidelity to every foreign prince, potentate, state, or sovereignty; and, particularly, by name, to the prince, potentate, state, or sovereignty of which he was before a citizen or subject; which proceedings shall be recorded by the clerk of the court. »



En novembre 1901, il y eut un très grand banquet à Fitchburg, réunissant un grand nombre de francophones venus de partout au Québec, qui avaient émigré en Nouvelle-Angleterre, particulièrement à Fitchburg. Quarante jeunes femmes servirent de la dinde rôtie, accompagnée de légumes, pain et beurre, et des tartes à la citrouille et autres *New England Pies*. Pendant le banquet, les Bolduc, mari et femme, jouaient de la guitare et de la mandoline, accompagnés au piano par Anna Gagné. On y chanta le « Ô Canada ». Cléophas Forêt s'égosilla à chanter « Quitte pas ta mère, Baptiste », complainte qui arracha une larme ou deux à Blanchard, qui venait d'assister aux obsèques de Léocadie à Sainte-Flavie, et qui avait à peine remis ses vêtements de deuil. Le banquet se termina avec une piécette appelée *Chicot* qui fit rire tout le monde.

Le journal du 25 novembre 1901 contenait un résumé des principaux événements du banquet et mentionnait les noms d'une trentaine de bénévoles qui avaient contribué à son financement. John B. Blanchard y lut son nom avec ceux d'Auguste Fournier et Louis Brodeur, des Drs Camille Gariépy et Z. Beauchamp, de Placide Roy, William Boucher, F.X. Morin et autres.

L'année suivante, en janvier 1902, le *Fitchburg Sentinel* annonçait que J.B. Blanchard venait d'ouvrir un magasin de meubles usagés, au 337, Main Street. L'année suivante, les affaires prospérant, il ouvrit un second magasin du même genre dans Rollstone Street et engagea deux employés, les nommés Maupawa et Fontaine. Il commença en même temps à vendre autant de meubles neufs qu'usagés. Blanchard payait comptant les vieux meubles qu'il achetait d'un particulier. Il annonçait aussi qu'il faisait le nettoyage et la pose de tapis.

En 1904, Barney Walsh quitta Middle Street pour emménager avec sa famille au 103, Nashua Street. Souvent malade, il avait abandonné son emploi de contrôleur dans les chemins de fer, se contentant de petits travaux de journalier. Mary, la dulcinée de John B. Blanchard, devenait la femme de la maison, voyant à tout, ménage et cuisine, tenant les cordons de la bourse avec une main de fer. Sa sœur Delia s'était trouvé un emploi dans un *Woolen Mill*, Michael et la jeune Margaret étaient aux études. Vivaient aussi au 103, Nashua Street, une grande maison avec une belle galerie sur la façade, Mary Hughes, âgée de 50 ans, veuve sans enfant et belle-sœur de Barney, et une servante, Mary Gaynard, 22 ans, nièce de Barney.

Puis Delia épousa Patrick Greene, journalier dans un moulin à papier. Enceinte aussitôt, elle connut des moments difficiles, veillait au bien-être de son père Barney qui s'était perdu, un matin d'automne, en sortant pour acheter un pain. Un homme qui le connaissait l'avait ramené chez lui. Atteint de démence, il passa le reste de sa vie à se bercer sur la galerie ou couché dans son lit.

Blanchard, lui, était marchand en quincaillerie, si l'on en croit le recensement de 1910. Il habitait chez le joaillier Percy H. Safford, au 292, Main Street, building occupé par cinq autres locataires.

Le mariage de Delia avait poussé Mary, l'aînée, à l'imiter. Aussi, le 19 février 1912, elle épousait John B. Blanchard, marchand de meubles, qui la courtisait depuis longtemps. La cérémonie eut lieu devant le révérend George S.L. Connor, pasteur de l'église St. Bernard de Fitchburg. Le témoin de l'époux était Patrick Greene, son beau-frère.

Blanchard et son épouse emménagèrent au 76, Mechanic Street. Le magasin de meubles avait pignon sur rue au 787, Main Street.

Plus tard, en 1912, Barney rendit l'âme en pleine nuit du mercredi 4 décembre. Le *Sentinel* du lendemain annonça son décès en le qualifiant de « respected resident of the city », ajoutant qu'il vivait à Fitchburg depuis plusieurs années et qu'il était bien connu dans la paroisse de St. Bernard. On ajoutait que lui survivaient un fils, Michael, employé au *Gold Blast Market*, dans le Wallace Block, 385, Main Street, trois filles, un frère, Patrick Walsh, et une sœur, Mme Patrick Slattery. On sut alors que Barney n'avait pas été le seul de sa famille à dire adieu à l'Irlande, pays aux mille misères.

Régulièrement des annonces du magasin Blanchard paraissaient dans le *Fitchburg Sentinel*.

FOR SALE

AT BLANCHARD'S STORE, 797 Main St., Tel. 1033 1 kitchen cabinet, is good as new; 1 five foot roll-top desk and swivel chair, combination bookcase; black walnut chamber set, sideboard; buffet, dressers, tapestry art square, 9x12; refrigerators from \$2.00 up; Glenwood and gas ranges. Also a lot of good second-hand furniture, at lowest prices.

En 1919, il acquérait un des plus grands complexes commerciaux de Fitchburg, le Sprague Block, voisin de son magasin. Cet achat d'une valeur de plus de 20 000 \$ lui permit d'agrandir encore son magasin. Il vendit en même temps des terrains avec bâtisses pour payer tout ça,

Un incendie se déclara cependant dans le Sprague Block peu de temps après, mais les propriétés de Blanchard semblent avoir été épargnées grâce à une intervention rapide des pompiers, qui valut à ces derniers un chèque de 25 \$ de Blanchard.

La famille Blanchard s'agrandit. Neuf mois après le mariage, Mary donnait naissance à un premier enfant, un garçon qu'elle appela John, comme son père. Deux ans plus tard, en 1915, Marie-Louise venait au monde, puis Marguerite (appelée Margaret) en 1917.

En ce temps-là, John B. Blanchard avait peut-être l'idée de retourner près du Saint-Laurent, dans la patrie de ses ancêtres. Un jour, il en écrivit un mot dans ce sens à son neveu, Jean-Baptiste Lavoie, de Sainte-Flavie :

Pour info
 Fournier 47
 Nouvelle
 des bas
 No 124
 à côté de
 Parent
 Ma femme
 se joint
 à moi
 pour vous
 dire nos
 meilleurs
 amours
 In order
 J. B. B.
 Fitchburg
 Mass
 Box 92
 A PLACE A
 STAMP
 HERE
 ADDRESS 7 A E O V

Mon cher Baptiste,
 voici notre petite feuille
 nous sommes très bien. et j'espère
 que toi, ta femme et tes enfants aussi
 que tous les Parents, du bas Canada
 sont bien. Comment vont les affaires
 à St Flavie. Je voudrais acheter une petite
 terre dans les alentours pour avoir
 tranquillement. C'est un peu que
 voudrais à bon marché à crédit pour essayer
 la terre. Écris moi quelque mot.

[1919]

Mon cher Baptiste,

Voici notre petite famille. Nous sommes tous bien, et j'espère que toi, ta femme et tes enfants, ainsi que tous les parents du Bas-Canada sont bien. Comment vont les affaires à Ste-Flavie ? Je voudrais acheter une petite terre dans les alentours pour vivre tranquillement. Connais-tu quelqu'un qui vendrait à bon marché, à crédit, pour essayer la terre ?

Écris-moi quelques mots pour me donner les nouvelles d'en bas. Des saluts à tous les parents. Ma femme se joint à moi pour vous faire nos meilleures amitiés.

Ton oncle.

J.B.B.

Fitchburg, Mass.

Box 92

Le neveu Baptiste à qui John B. Blanchard écrivait en 1919 est Jean-Baptiste Lavoie, fils de Céline Blanchet (sœur du marchand de meubles de Fitchburg) et de Joseph-Laurent Lavoie. Cette famille Lavoie occupait maintenant la maison Blanchet du 2^e rang de Sainte-Flavie. C'était un héritage de François-Norbert Blanchet, mort en 1913.

La carte postale de John B. Blanchard contenait, de l'autre côté, une photo de ses trois premiers enfants Blanchard, John fils, Louise (à droite de la photo) et Margaret (assise).



Voici notre petite famille

L'année suivante, au cours de l'été 1920, John B. emmena sa femme et ses enfants à Sainte-Flavie, pour voir s'il n'y aurait pas un emplacement à vendre dans les environs. Le seul souvenir marquant de ces vacances fut un incident assez malheureux survenu dans la porcherie des Lavoie. Même à 6½ ans, John, fils de John B. et de Mary, aimait jouer des tours. Voulut-il inventer un nouveau procédé pour faire du jambon ? Il accumula une certaine quantité d'écorces de bouleau sur le dos d'un cochon et y mit le feu.

En juillet 1920, la famille de Jean-Baptiste Lavoie et d'Alice Lebrun, de Sainte-Flavie, comptait cinq enfants, dont la petite dernière, Yvette, née en mars 1920. John

fil, qui savait quelques mots de français, s'approcha du berceau où dormait la petite et dit :

– Beau bébé, beau bébé.

Il ne savait évidemment pas qu'un jour ce « beau bébé » serait sa femme.

Le journal de Fitchburg du 9 août 1920 annonçait que John B. Blanchard et sa famille étaient revenus de leurs vacances au Canada.

L'idée de s'installer dans la région de Rimouski ou de Mont-Joli fut abandonnée momentanément et John B. Blanchard, doyen des marchands de meubles usagés, continua dans le domaine de la vente. Une annonce de janvier 1925 parlait d'une *Great Expansion Sale*.

Entre-temps, pour s'occuper uniquement de la vente de meubles neufs, il vendit son commerce de meubles usagés à Henry J. Ash. Le nouveau propriétaire tint magasin au 21 Academy Street.

En mars 1925, la famille de John B. Blanchard était complète; elle comptait cinq enfants et le petit dernier, né en 1922, portait le nom de son oncle François, appelé aussi François-Norbert, l'aventurier de San Francisco, venu pour la circonstance en promenade à Fitchburg, et qui devint son parrain.

**SAVINGS
AS
HIGH AS
1/2 OFF**

BLANCHARD'S GREAT EXPANSION SALE

**WE
DELIVER
THE
GOODS**

To Our Customers and Friends

We are breaking a rule which we have followed for many years by inaugurating this Expansion Sale. This is not done for the purpose of raising money, but the extraordinary prices are given in appreciation of the loyal patronage and support we have received from the people of Fitchburg and vicinity for the many years past. We want to show this appreciation in a substantial way and we know of no better manner than by sharing part of our profits with those who have helped to make them.
J. B. BLANCHARD.



**3-Piece
Bed Outfit**
Sale Price
\$22.50

Outfit consists of one 2-inch continuous post wood-design bed, one sanitary comfortable mattress, covered in a good grade of ticking and one Simmons steel link spring.

Pillows

These are fluffy pillows that are built to induce sleep.

Expansion Sale Price

\$2.00 pr.

**\$45.00 Golden Oak
BUFFETS \$30.00**

You Save \$15.00

A roomy buffet. Massive scroll, Colonial design with mirror back. Drawers for linen and silver and two large storage cupboards.

New Quaker Ranges

The Quaker Range is the product of years of scientific development. It is as nearly perfect as is possible for human skill to produce. It is constructed along lines that make for the utmost in economy, safety and perfect baking.

\$50.00 up

Mattresses

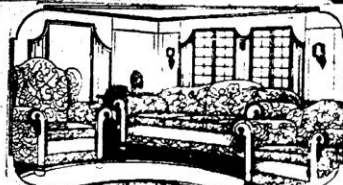


We have genuine Woolly Mattresses of full size and weight, regular \$15.00 value. Expansion Sale Price,

\$9.95



This suite is made of the fashionable French Walnut. The pieces are low-end bed, full vanity, large dresser, chiffonier, rocker and vanity stool. Regular \$250.00.
Special Sale **\$159.00**



An exceptionally fine suite of three luxurious and comfortable pieces—davenport, arm chair and side companion chair. The suite is custom made with a fine grade of cut velvet. Reg. \$150.00. Expansion Sale Price **\$115.00**

J. B. BLANCHARD

797 Main Street

BANG! Goes The Hammer

Many people came, many saw, many saved money in our great **EXPANSION SALE**. The carpenters are now at work on the alterations and hence the final message, to inform you of a few more drastic reductions to rid the entire store floor, so that the work may progress with least inconvenience to all. **J. B. BLANCHARD.**

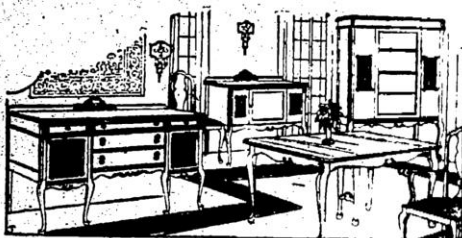
Bassinettes

Reg. \$4.50 value

Now

\$2.75

While They Last



Heavy Fibre Floor Mats

Reg. \$3.00

99c ea.

While They Last.

Golden Oak Chiffoniers

\$10.00

Reg. \$15.00 value.

10-Piece American Walnut Suite—Consisting of 1 oblong table, 1 server, 1 china closet, 1 buffet and 6 genuine leather chairs. Reg. \$175.00—Sale Price

\$145.00



Beautiful 3-Piece Overstuffed Parlor Suite—Reg. \$150.00—Sale Price

\$115.00

Congoleum Rugs

9x12

\$10.98

9x10 1/2

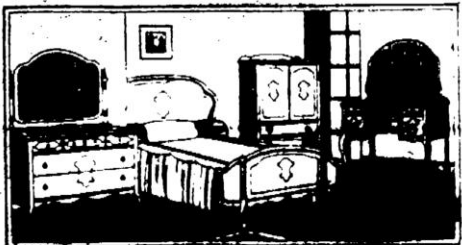
\$9.98

7 1/2 x 9

\$8.98

3x6

98c



The above suite is two-tone American Walnut, consisting of 7 pieces—bed, bed, chiffonier, full vanity, dresser, 2 chairs, vanity stool. Regular price \$250.00—Expansion Price

\$159.00

Mattresses

\$9.95

Every housewife should get at least one of these fluffy mattresses while they last.

Oak Dressers

1/3 off

Oak Dining Tables

1/3 off

J. B. BLANCHARD 797 Main St.

À partir de mars 1925, les annonces du journal commençaient à parler de *J.B. Blanchard and Sons*. Sans doute parce que le propriétaire envisageait d'engager ses deux fils à devenir actionnaires du magasin ou, éventuellement, à leur léguer ses biens.

J. B. Blanchard and Sons

797 Main Street

GRAND OPENING OF NEW FURNITURE

Floor Coverings and Quaker Ranges

SATURDAY MORNING, MARCH 7th

You are not interested in buying all the Furniture in Fitchburg, neither does it concern you who sells the largest amount nor who has the largest floor space, so long as the Furniture you buy is reliable and will give you satisfaction.

As you know, I have been engaged in the second-hand Furniture business for the last quarter of a century but as I have outgrown it, by reason of the demand for new bona-fide Furniture, it has been necessary for me to renovate my store in order to display more properly my new line. My store will now be known as Blanchard & Sons.

On the question of price we feel as though we can compete successfully with any store, but quality merchandise will always be our criterion. The fact that we own the building we do business in, eliminates high rental and these savings will accordingly accrue to our customers. We take this occasion to personally invite you to our new store to view our new line. Of course there will be no obligation to buy.

The atmosphere of the store will be of the family type where you may purchase your new home furnishings with ease and assurance. A satisfied customer will always be our strongest asset. May we have the pleasure of your visit Tomorrow at our Grand Opening?

Yours Respectfully,
BLANCHARD & SONS



**A Very Distinctive
Chamber Suite**

Made of select walnut. The bed is bow-foot. Large dresser, full vanity and chiffonade with full length compartment. Offered at

\$159.00



**An Attractive Suite
For Your Dining Room**

It is finished in American walnut and is carried out in period style. The suite consists of table, buffet, china cabinet, server and 6 genuine leather seated chairs. It may be had for

\$139.00



This deep seated suite of generous lines and appealing upholstery will add much to your living room and with its excellent construction you are assured of years of service and perfect comfort. This suite is in velour combination, offered at

\$149.00

Fitchburg Sentinel, 6 mars 1925, p. 19

Première annonce de J.B. Blanchard and Sons

Il annonça aussi qu'il avait rénové et agrandi son magasin de meubles : éclairage nouveau, peinture neuve. Il vendait réfrigérateurs, tapis, chaises, lampes, hamacs, lits, chiffonniers, *davenports*, tout ce qui était nécessaire et utile à une habitation.

Pendant l'été de 1925, en avance sur son temps, il lança même l'idée des ventes à 1 \$. Il en fit paraître une an-

nonce remarquable dans le journal : *Dollar Days at Blanchard's*.

DOLLAR DAYS
AT
BLANCHARD'S
FRIDAY AND SATURDAY

BROOMS 2 for \$1.00	CAMP CHAIRS \$1.00
3 Small NEPONSET RUGS \$1.00	TEA KETTLES \$1.00
BOUDOIR LAMPS Complete \$1.00	CONGOLEUM RUGS 3x6 \$1.00
PILLOWS \$1.00	BATHROOM STOOLS \$1.00
TAPESTRY RUGS, 27x54, \$1.00	

J. B. Blanchard & Sons
791-799 Main Street Tel. 1033

Fitchburg Sentinel, 6 août 1925, p. 16

Il imagina même un concours en novembre 1925 : un magnifique ensemble à dîner de 100 pièces sera donné à quiconque fera le plus de mots à partir du nom BLANCHARD.



Un grand malheur vint jeter le désarroi et la commotion au sein de la famille de l'homme d'affaires prospère.

Le 31 décembre 1926, le journal annonçait : « Death of Mrs. Mary J. (Walsh), wife of John B. Blanchard, 47. » Pourtant, le décès de Mary Walsh, née en Irlande, fille de défunt Barney Walsh et de défunte Margaret Gaynard, et épouse de John B. Blanchard, du 145 Payson Street, s'est produit à l'Hôpital Burbank de Fitchburg, le 23 mars 1926, à la suite d'une cholécystectomie (ablation de la vésicule biliaire).



Hôpital Burbank, Fitchburg, vers 1915

Peu de temps avant cet événement tragique, une photo de Mary et de toute la famille Blanchard affichait un bonheur parfait.



*John B. Blanchard et sa fille Irène sur ses genoux; John fils (debout)
Louise et Margaret (assise)
Mary Walsh Blanchard et son fils François-Norbert sur ses genoux
Photo 1923*

À compter de cette épreuve, l'aîné des enfants fut mis pensionnaire au collège Assumption, à Worcester, institution catholique fondée en 1904 par les Augustiniens de l'Assumption, où la plupart des cours se donnaient en français.

Worcester était à 23 milles de Fitchburg. Le collège porte aujourd'hui le nom d'université.



Une grande photo de la belle défunte ornait le mur principal du salon où le pauvre Blanchard, tous les soirs, allait implorer les secours de la femme qu'il avait tant aimée.

John B. avait aussi habitué ses enfants à dire bonsoir à leur mère défunte en embrassant la photo de la belle Mary Walsh, rituel que les malheureux orphelins n'auraient manqué pour rien au monde.

– Dites bonsoir à maman, implorait John B. Ils montaient ensuite l'escalier en jetant un dernier regard à la défunte, assurés qu'ils étaient de passer une meilleure nuit.

Avant d'aller se coucher, les enfants avaient pris l'habitude de réciter une prière que leur père leur avait apprise :

« Jesus, Mary and Joseph, I give you my heart and soul. God bless Papa and Mama, John B. Junior, Louise, Margaret, Irene and Norbert, Uncle Pat and Uncle Mike, Beatrice, Margaret and Delia, Uncle Frank and Uncle Thomas, Sister Emerita. Amen. »



Le magasin Blanchard & Sons continua à prospérer et s'appellait *The Daylight Furniture Store*. En 1928, il fêta ses 25 ans d'existence avec des soldes de 25 % pendant dix jours.

Au commencement de 1929, il annonçait des réductions « drastiques » : meubles de living room en jacquard, 79 \$; en mohair, 89 \$; pour meubler une chambre complète en « American Walnut », 129 \$; des poêles à 9 \$.

OUT WE GO! OUT OF BUSINESS!

Because of the untimely death of our founder, John B. Blanchard, we are forced to go out of business --- to turn this tremendous stock of furniture into cash.

We have no choice in this matter! Our 26 years of successful furniture selling is at an end. Blanchard's \$25,000 stock of furniture **MUST BE SOLD AT ONCE!!**

**This is the Greatest Quick Sale of
FURNITURE
Fitchburg Has Ever Seen!**

WATCH TOMORROW'S SENTINEL

**Everything Must Be Sold to Settle
the Estate!**

J. B. BLANCHARD & SONS

797 MAIN STREET

FITCHBURG

Trois ans après avoir perdu leur mère, les enfants Blanchard devinrent orphelins de père. En janvier 1929, John B. partait pour l'au-delà. Le 11 février 1929, le journal annonçait : « Out we go ». Étant donné le décès de John B. Blanchard, il y eut un projet de vente rapide de tous les meubles en magasin.

Mais l'économie mondiale piétinait. Dès avril, il y avait partout en sol d'Amérique des annonces de dépression. Les emplois se faisaient rares, l'argent manquait. Le 24 octobre 1929, ce fut le « jeudi noir » tant redouté, le krach boursier de Wall Street. Le chômage s'installa dans

toutes les familles, l'Amérique et le monde entraient dans une Grande Dépression, une crise qui durera une dizaine d'années.

Le journal de Fitchburg avait beau annoncer des ventes à 50 et même 75 %, le stock restait en magasin. On engagea Levi Lashua, commissaire-priseur, pour faire encan. Le public, rare, était réticent et les acheteurs ne faisaient pas de mises.

John B. Blanchard mourut d'une appendicite aiguë à l'hôpital Burbank. Irène, sa fille, se souvient d'avoir vu partir son père en ambulance, couché sur une civière, lui disant au revoir. Il ne revint jamais.

Bien que Blanchard mourût sans testament, William J. Morin et Aubrey Z. Goodfellow, avocat, furent nommés exécuteurs de la succession du marchand de meubles. Après deux ans, le tout n'était pas encore réglé.

Legal Notices	
ESTATE OF JOHN B. BLANCHARD, otherwise called John B. Blanchette, late of Fitchburg, in the County of Worcester, deceased, intestate, repre- sented Insolvent.	
The Probate Court for said County will receive and examine all claims of creditors against the estate of said John B. Blanchard, otherwise called John B. Blanchette, and notice is hereby given that six months from the seventeenth day of January, A. D. 1931, are allowed to creditors to present and prove their claims against said estate, and that the Court will receive and examine the claims of creditors at Worcester, on the third day of February, 1931, at nine o'clock in the forenoon and at Worcester, on the fourteenth day of July, 1931, at nine o'clock in the forenoon.	
WILLIAM J. MORIN, AUBREY Z. GOODFELLOW, Executors.	
121-26-f2	

Comble de malheur, un incendie se déclara dans le p  t   de magasins où logeaient Blanchard et autres, entraînant une perte de 45 000 \$. Les meubles de Blanchard ayant finalement été achetés par Kane, ce dernier enregistra une perte de 14 159 \$ par l'incendie.

Comme si ce n'était pas assez, la *Fund National Bank* de Fitchburg réclama une somme de 5 000 \$ à la succession Blanchard, d'après un billet à ordre de ce montant signé de J.B. Blanchard.



Que faire des orphelins Blanchard/Blanchet ?    la mort de Mary, deux femmes de Fitchburg avaient été engagées : Marie Chevalier, qui voyait à l'entretien de la maison et Mme Edward Couture, qui veillait à la cuisine et au ménage.

Le curé de la paroisse, William J. Morin, ami du défunt, étant bien au fait de la situation des enfants, chercha à les placer rapidement.

Il connaissait bien le père et le savait bon catholique. Il regarda d'abord les membres de la parenté mais tous vivant une situation plutôt précaire avouèrent être incapables de prendre en charge ces pauvres orphelins, laissés à eux-mêmes à un âge aussi tendre.

C'est encore et toujours Delia et sa fille Beatrice qui vinrent au secours des enfants, jouant le rôle de mère et de consolatrice.

Mais tout cela ne suffisait pas pour consolider l'avenir des jeunes Blanchet.

Le curé Morin s'informa si au Canada, il n'y aurait pas des membres de la famille qui pourraient s'occuper de

tout ce monde. Évidemment cela se ferait sans charges financières pour la personne qui aurait la charité de les recueillir.

En 1929, on mit les orphelins sur le train en direction de Montréal. Le trajet parut à ces enfants comme une éternité.

John fils, l'aîné de la famille, qui allait avoir 16 ans, essayait du mieux qu'il le pouvait d'expliquer à ses frères et sœurs qu'ils allaient désormais vivre dans une autre famille au Canada.

Le père Morin, qui les accompagnait, tentait pour sa part de répondre aux questions angoissées de la ribambelle.

Jean-Baptiste Lavoie, de Sainte-Flavie, un neveu de leur père, avait accepté de prendre en charge les enfants jusqu'à leur majorité.

Les petites filles, passablement perturbées par tant de changements brusques et radicaux, ne se cachaient pas pour pleurer, Jean tentait du mieux qu'il le pouvait de les rassurer, faisant valoir que leur père et leur mère étant disparus, ils devaient retrouver une nouvelle famille au Canada.

Le père Morin tentait de leur dorer la pilule en disant qu'ils vivraient sur une belle ferme avec plein d'animaux et qu'ils connaîtraient bientôt d'autres enfants qui deviendraient sans doute comme des frères et sœurs pour eux.

Ces discours arrivaient difficilement à calmer leur esprit. Louise, alors âgée de 14 ans, supportait assez mal le déracinement et questionnait sans cesse son frère aîné sur l'avenir qui les attendait.

À la fin du voyage, les petits Blanchet furent reçus à la gare de Mont-Joli.

Là les attendait une partie de la famille Lavoie : Jean-Baptiste, sa femme, Alice Lebrun, et Armand, l'aîné, qui se targuait de pouvoir dire quelques mots d'anglais, comme : « What is your name ? » « My name is Armand ».

On se rendit ensuite au deuxième rang de Sainte-Flavie où on avait disposé les chambres afin d'accueillir tous ces nouveaux arrivants.

Jean, qui connaissait bien le français, pour l'avoir étudié au collège Assumption, servait de lien entre ses sœurs et son petit frère pour communiquer avec la nouvelle famille.

Tous les enfants furent conduits chez Jean-Baptiste Lavoie, qui se sentit momentanément un peu dépassé.

– Monsieur Lavoie, fit le père Morin, Dieu vous rendra au centuple l'acte de charité que vous faites aujourd'hui. Vous recevrez régulièrement les argents nécessaires pour l'entretien de ces pauvres orphelins. Ne vous inquiétez de rien sauf de voir à leur bien-être et qu'ils apprennent rapidement le français, bien que John commence à bien se débrouiller. Vous avez affaire à des enfants qui ont reçu ce qu'il y a de mieux comme éducation. Vous ne pourrez que vous réjouir d'avoir accompli cet acte de charité immense dont Dieu, j'en suis convaincu, saura vous récompenser.

Alice, l'épouse Lavoie, une belle grande femme aux yeux clairs, devant le désarroi de ces jeunes Américains, avait peine à retenir ses larmes. Dans un geste spontané, elle serra dans ses bras le petit François-Norbert qui souf-

frait d'une infirmité contractée par l'ingestion de fruits avariés.

Louise disait en anglais à ses sœurs :

– Comment allons-nous arriver à nous faire comprendre si ces gens ne parlent pas anglais ?

C'est alors que le père Morin intervint :

– Mes enfants, vous êtes chanceux d'être entrés dans une si bonne famille qui saura bien prendre soin de vous. Ici, vous ne manquerez de rien. Vous connaîtrez les autres enfants de la maisonnée et cela vous fera beaucoup d'amis pour jouer. Si vous étiez restés aux États, on vous aurait séparés ou mis dans un orphelinat, tandis qu'ici vous aurez une autre famille.

La remarque du père Morin tomba à vide, les enfants désorientés et épuisés par un long trajet, ne demandaient qu'à avoir un bon lit pour dormir.

Ce qui fut fait rapidement. La maîtresse de maison, en plus des quatre chambres existant au deuxième étage, avait transformé le grand espace vide à ce niveau, en une sorte de dortoir où chacun disposerait de son lit.

Margaret et Irène, semblant prendre la chose plus légèrement que leur grande sœur Louise, ne demandaient pas mieux que de s'offrir une bonne nuit de sommeil.

Le curé séjourna quelques jours de plus afin de mettre au point les arrangements nécessaires à cette nouvelle vie.

En 1929, la famille Lavoie comptait déjà six enfants : Gertrude, Armand, Marc-Antoine, Yvette, François et René. Les cinq nouveaux venus faisaient monter la famille à 11.

Alice fit des miracles, montrant une affection sincère vis-à-vis de ces malheureux qui ne connaissaient rien de la campagne.

L'annonce de la venue des Américains suscita beaucoup de curiosité dans le village de Sainte-Flavie. Parfois, c'était un voyage de foin qui ralentissait afin d'apercevoir les enfants. D'autres fois, c'était des vendeurs, qui, sous prétexte de transiger quelque affaire, faisaient un détour par la grande maison du rang, familièrement appelé « le deuxième ».

Les parents adoptifs tolérèrent cette situation dans les premiers temps, mais on mit fin assez vite à ces simagrées pour le bien-être des nouveaux venus.

Le début des classes s'annonçant pour septembre, la famille dut se séparer de l'abbé Morin afin de voir à la rentrée. On devait vêtir les filles qui iraient au couvent; aussi Jean devrait suivre les règlements et s'adapter au costume exigé par le Séminaire de Rimouski, la redingote.

ANNEXE

La petite famille d'orphelins était soutenue par une sœur de John B. Blanchard, Desneiges-Philomène Blanchet, connue en communauté sous le nom de Sœur Émérita. Infirmière à l'hôpital Saint-Vincent de Portland, en Oregon, elle encourageait son neveu à l'occasion. Des lettres de Sœur Émérita ont été conservées par Jean Blanchet.

Même si les enfants Blanchet se sentaient en sécurité chez les Lavoie et qu'ils étaient soutenus par le père Morin ou la tante Desneiges-Philomène, ils gardèrent toujours une certaine nostalgie de leur vie aux États-Unis. On a retrouvé un petit texte de Jean, derrière la photo de la maison familiale de Fitchburg, le 145, Payson Street.

Le 4 janvier 1931

C'est là, dans cette petite maison de mon enfance, que se sont écoulées les dernières années de ma jeunesse ou plutôt de mon enfance, car je te quittai à l'âge de 15 ans.

C'est dans cette petite maison plutôt pauvre et entourée d'arbustes et d'arbres fruitiers que j'ai grandi dans l'amour de mes parents.

Oh ! que de rêves lointains se présentent à mon esprit lorsque je te regarde.

Oh ! ma demeure, tu me fais revivre de souvenirs joyeux et tendres, des souvenirs qui ne s'effaceront jamais, car ils me font vivre...

Oh ! cœur... pays étranger... J'aimerais tellement retourner vers ce que j'ai tant aimé !

C'est toujours la même porte par où sortit tour à tour la tombe de mon père et de ma mère. Quels amis étaient ces deux-là ! Je vis maintenant avec la fragilité de la vie, mais je sais que mon enfance vivra toujours dans mon cœur, comme les derniers vestiges d'un bonheur passé.

Je vis comme si j'étais là pour retirer les joies de ton entourage tout le charme que j'y ai toujours goûté pendant quinze ans.

Jean Blanchet



Aucune personne de la parenté n'hésita à aider les pauvres orphelins, dans la mesure de leurs moyens. Thomas Blanchet, oncle des jeunes Américains et protonotaire à New Carlisle fut un de ceux-là. Il suivit de près le règlement de leur succession :

Bureau du protonotaire
New Carlisle
Bonaventure Co., P.Q.
Le 7 août 1931

Monsieur Jean Blanchet
Mont-Joli

Bien cher neveu,

Je t'envoie sous pli copie d'une lettre que j'ai reçue de M. l'avocat [André] Gélinas, hier après-midi.

Après l'avoir lue attentivement, je trouve que les avocats Gélinas et Goodfellow se sont montrés bien raisonnables dans le règlement de la succession de feu ton père.

Le montant qu'ils réclament est loin d'être exorbitant. Ils ont montré qu'ils ont agi de bonne foi, et ont fait leur possible pour réaliser tout ce qu'il y avait moyen de réaliser au profit de la succession.

Un bon point en votre faveur, c'est que le montant de l'assurance reste intact, et aucun des créanciers ne peut y toucher, même les avocats se feront payer leurs déboursés et honoraires à même les revenus de la succession de feu ton père. Donc, tout le montant de l'assurance vous reste. À venir jusqu'à présent, tout a assez bien réussi.

Comment vous portez-vous de ce temps-ci ? As-tu fini les foins ? Je suppose que tu as pris un bon exercice durant la saison des foins.

La grande vacance tire bientôt à sa fin, et je suppose qu'il est à peu près le temps de vous préparer pour une autre année scolaire.

Je suppose aussi que tes petites sœurs ont tout le linge qu'il leur faut pour la prochaine année. J'ai reçu la lettre d'Armand et lui répondrai au cours de la semaine prochaine.

J'espère que vous êtes tous en bonne santé, et que vous avez joui de vos vacances.

Ta tante se joint à moi pour vous souhaiter à tous, une excellente santé et bien du succès.

Affectueuses salutations à ton cousin J.B. Lavoie, à sa femme et à toute la famille.

Nous serions bien contents d'avoir de vos nouvelles, aussitôt qu'il te sera possible de le faire.

Ton oncle,
T.A. Blanchet



Lettre de William J. Morin, curé à Fitchburg, à Jean
Blanchet.

Paroisse de l'Immaculée-Conception
Fitchburg, Mass.
Ce 27 mai 1932

Mon cher Jean,

J'ai reçu tes bulletins régulièrement et ta bonne petite lettre d'il y a un mois. Tes notes de conduite et d'assiduité au travail sont plus que satisfaisantes. Comme pour ton succès, elles m'enchantent, font ton honneur et, j'en suis sûr, sont un sujet de complaisance pour tes parents au ciel. Il en est de même pour tes petites sœurs et pour Norbert.

Il vous en a coûté peut-être de quitter Fitchburg pour retourner au pays de votre père et de votre famille, mais c'est le désir même de votre père qui m'a suggéré de vous pousser là-bas. Quelques mois avant sa mort, il m'avait confié qu'il voulait vendre sa besogne d'ici, pour aller s'établir à Mont-Joli. Assez jeunes encore pour vous acclimater facilement là-bas, vous vous en trouvez bien maintenant. Au sein de votre famille, dans un milieu tout à fait sympathique, vous grandissez dans la paix, la tranquillité de l'âme, avec une direction sûre et constante, condition idéale pour la culture de l'âme, du cœur et de l'intelligence.

Si vous manquez un peu le brouhaha de la ville, comme vous l'avez connu jadis, c'est peu que vous sacrifiez pour le bénéfice et les vraies joies de votre vie présente.

Ce n'est pas drôle ici. Le manque de travail prive les gens au point qu'ils manquent parfois les nécessités de la vie, et leurs âmes en souffrent davantage car cette oisiveté forcée produit une inquiétude qui souvent démoralise toute la famille, qu'ils manquent parfois les nécessités de la vie, et leurs âmes en souffrent davantage car cette oisiveté forcée produit un inconvénient, une inquiétude qui souvent démoralise toute une famille.

Qu'auriez-vous fait ici, seuls, cinq orphelins, au milieu d'étrangers, car il ne faut pas te faire d'illusions de croire que tu aurais eu de l'aide d'étrangers, mon Jean; tu aurais eu la responsabilité de toutes tes sœurs et de Norbert, et tu n'aurais eu de secours qu'à ta famille, qui alors aurait été loin et beaucoup moins à même de vous

aider à cause de cela. Aussi là-bas, avec les bourses, votre argent est suffisant pour vous maintenir, tandis qu'ici, ça vous aurait coûté presque autant par mois, que là par année.

Je suis enchanté de savoir que vous pensez à faire votre vie par là-bas, et je vous applaudis et vous encourage car je suis convaincu que non seulement il y aura beaucoup plus de sécurité pour vos âmes, et c'est là la première et plus importante considération. Mais au point de vue de succès matériel, je crois qu'il y a plus d'avenir aujourd'hui au Canada, pour des jeunes placés comme vous, que par ici. Aussi, si le bon Dieu vous faisait la grâce d'une vocation, je vous conseillerais de faire votre vie là-bas aussi car vos intérêts seraient là-bas, étant donné que vous auriez passé votre adolescence là-bas et que vous seriez à peu près dépaysé ici.

Tu es convaincu de tout ceci, Jean, pour toi-même, j'en suis sûr, en ta qualité de chef de ta famille, le plus vieux, tâche d'insinuer cette mentalité à tes petites sœurs, ou plutôt à Louise, puisqu'elle seule étant assez vieille pour se rappeler et conserver peut-être un penchant de revenir plus tard. Ce serait un malheur et il ne faut pas qu'elle y songe.

Ici tout est tranquille. La dépression continue et personne ne peut en prévoir la fin.

Henri a bien réussi sa classe cette année. Sa mère est bien et travaille toujours au presbytère.

Les petites nouvelles tu dois les avoir par d'autres et elles ne sont pas très importantes.

Tu voudras bien dire le bonjour à tes petites sœurs pour moi et à Norbert. Je ne vous oublie pas devant le bon Dieu et j'ai confiance que vous dites une petite prière pour moi de temps à autre.

Mme Chevalier, de Leominster (elle travaille toujours pour le père Chicoine), me demande souvent de vos nouvelles. Elle est bien et vous salue, de même que Henri qui se conserve toujours très bon garçon et sa mère.

Veuille donc accepter, mon cher Jean, cette expression de mon affection et de mon entier dévouement, pour toi et les tiens.

Père Morin

P.-S. Je te souhaite beaucoup de succès dans tes examens et le baccalauréat.



Lettre de William J. Morin à Jean Blanchet.

Paroisse de l'Immaculée-Conception
Fitchburg, Mass.
Ce 21 juin 1938

Mon cher Jean,

Merci de ta bonne petite lettre. Elle m'a fait un vif plaisir; d'abord parce qu'elle m'a donné de bonnes nouvelles, l'honneur qui te revient d'avoir mené à si bonne fin tes études, d'avoir été le président de l'A.C.J.C. [Association catholique de la jeunesse canadienne] de tout le diocèse, mais surtout ta décision de te fixer au sol et d'en faire une vocation par laquelle tu apprendras aux autres jeunes Canadiens que l'amour du sol les tiendra plus près du bon Dieu, leur permettra de rendre de plus grands services à la Patrie et les rendra plus heureux dans leur vie familiale que dans n'importe laquelle autre vocation. Comme tu le dis, c'est la plus belle et plus noble vocation après le sacerdoce.

Sais-tu, Jean, qu'en te lisant, je me faisais la réflexion : son père aurait pu fort bien écrire cette même lettre, dans des circonstances analogues. Ta lettre peint bien le fils de ton père, mêmes qualités d'esprit et de cœur.

J'ai bien connu ton père et je l'ai bien estimé; il le fallait pour accepter la responsabilité qu'il m'a donnée sur son lit de mort. Mais un an avant, il m'avait dit ses désirs et ses projets au sujet de ses enfants, et c'est pour cela que je vous ai mis tous au Canada. Il voulait tout vendre ici et aller s'établir à Mont-Joli, pour donner à ses enfants la protection de sa famille là-bas, quand lui, déjà âgé, ne serait plus. Il voulait vous mettre dans un milieu foncièrement catholique et noble parce que près du sol.

Ça paraissait dur, dans le temps, et à vos oncles du Canada et à vos amis d'ici, de vous transplanter pour ainsi dire, d'ici là-bas, mais

je savais que c'était le désir de votre père depuis la mort de votre bonne maman, et j'étais convaincu qu'il avait raison; j'avais applaudi à son projet plus d'une fois. Les suites ont prouvé que son projet était marqué au coin de la sagesse, et du moment que je vous eus laissés à Rimouski, la responsabilité ne m'a plus pesé car je savais que votre famille là-bas vous donnerait entière protection morale, et que vos finances vous mèneraient jusqu'à maturité en vivant frugalement,

Vous aviez d'excellents parents; le bon Dieu vous les a ravis quand vous étiez encore jeunes, mais la Providence a pourvu au reste,

Il me fait énormément plaisir de te savoir si comme ton père.

J'ai regretté d'avoir manqué Marie-Louise, l'hiver dernier, mais mes plans de voyage étaient tous faits quand elle m'a écrit.

Norbert a bonne tête pour rester parmi les tout premiers de sa classe, et les petites filles donnent bien tout ce que vos parents auraient pu espérer d'elles.

C'est une très vive satisfaction pour moi de savoir que vos bons parents au Ciel sont contents de vous autres et de moi.

Mme Chevalier était si contente d'apprendre les bonnes nouvelles; et en parlant de nouvelles, Henri est au Maine cette semaine pour se reposer; lui aussi vient de terminer ses études et s'établir à Worcester; Chevalier et Roy, optométristes et opticiens, s'il vous plaît ! Mais la grande nouvelle, c'est qu'il se marie, *Labor Day*. Ce n'est pas *de valeur* car il a rencontré une gentille petite Canadienne et sa mère est très contente.

Une autre nouvelle, moins importante, c'est que je fus nommé, il y a trois semaines, administrateur d'une paroisse à Holyoke, et il est fort probable que d'ici un mois, je serai rendu là définitivement comme curé.

Je pourrai continuer les affaires des petits là-bas comme ici.

J'espère que tu pourras venir un jour nous voir et sois sûr que tu seras toujours le bienvenu.

Madame Chevalier aura bien soin de toi, et je crois qu'Henri te disputerait peut-être avec sa mère.

Nous sommes tous bien et te prions d'agréer ce témoignage de notre sincère affection.

Guillaume J. Morin

Nos respectueuses salutations aux enfants (vous êtes encore enfants pour moi) et aux cousins.



À l'occasion du 150^e anniversaire de la paroisse de Sainte-Flavie, en 1979, Jean Blanchet fit paraître un texte, intitulé *Hommage aux Pionniers*, dans lequel il racontait l'arrivée des enfants Blanchet dans la famille Lavoie. En voici des extraits :

Je dois souligner ici que je ne suis pas né à Sainte-Flavie, mais j'y demeure profondément attaché par les fibres du cœur et par les liens du sang.

Mon père, Jean-Baptiste Blanchet, y naquit le 25 janvier 1865, sur la terre au coin du deuxième rang ouest que mon grand-père, Norbert Blanchet, défricha à compter de 1853.

Sainte-Flavie devint mon refuge et ma paroisse d'adoption, lorsque, à la suite du décès de mes parents, aux États-Unis en 1929, la famille de Jean-Baptiste Lavoie, devenue propriétaire de la ferme au coin du deuxième rang, eut la générosité d'accueillir sous son toit, du jour au lendemain, cinq jeunes Américains âgés de 5 à 15 ans et qui s'ajoutaient ainsi tout à coup aux six enfants Lavoie qui y demeuraient déjà et dont les âges variaient de 5 à 13 ans.

On n'agrandit pas son foyer de façon aussi soudaine en y acceptant des cousins orphelins, élevés dans une mentalité urbaine d'outre-frontière, sans bouleverser ses habitudes familiales et sans s'imposer de lourds sacrifices.

C'est donc grâce à ce geste de charité chrétienne que, de 1929 à 1940, tout en poursuivant mes études au Séminaire de Rimouski et, par la suite, à la Faculté des sciences de l'agriculture de La Pocatière, j'ai eu la chance de vivre à Sainte-Flavie dans cette période d'avant-guerre et de déflation, alors qu'avec des lueurs d'espoir dans le regard de la population, en se serrant la ceinture, on cher-

chait tout de même à mener une vie rurale paisible et gaie, appuyée qu'elle fut sur des traditions si profondes que même le temps et l'évolution des mœurs ont encore de la peine à les extirper. [].

Au début de la crise économique des années 30, comme le régime des allocations sociales n'était pas encore institué, nombre de sans-travail, ne pouvant pas retirer des prestations mensuelles, avaient créé sans le savoir, une confrérie connue sous le nom de « quêteux. »

À Sainte-Flavie, dans notre demeure, nous avons l'occasion d'accueillir plusieurs de ces voyageurs de grand chemin, nos habitués, au moins une fois par année.

Quand des quêteux se rencontraient à l'entrée de la ville de Mont-Joli, en se tournant vers le nord, l'un d'eux devait pointer du doigt la maison en bardeau blanc au coin de la route du deuxième et expliquer aux autres compères de quelle façon on y était bien reçu pour manger et dormir.

Quelques-uns d'entre nous doivent regretter que cette humble confrérie, vivant au long des jours de charité publique, ait été dissoute graduellement avec l'arrivée des chèques d'allocations sociales distribués tous les mois par l'État pour venir en aide aux nécessiteux.

Nous ne reverrons plus ces types, pour la plupart pittoresques et originaux; ces merveilleux conteurs d'histoires qui connaissaient par cœur des dizaines de contes dont le héros s'appelait Ti-Jean et qui, en se berçant après le repas du soir, pendant des heures, émerveillaient notre jeunesse par ces longs récits d'aventure où Ti-Jean, après avoir surmonté bien des obstacles, réussissait à la fin à triompher du géant, de l'ogre et de ses autres ennemis; cet Irlandais un peu chauve, bedonnant et affecté de rhumatismes qui, en entrant, se laissait choir sur une chaise et priait les filles de la maison de délayer ses bottes de cuir et de les tirer ensuite pour les enlever; ce grincheux que le maître du logis fit mettre à genoux de force pour la récitation du chapelet en famille; ce mal rasé que notre chien berger allemand voulait dévorer dès qu'il bougeait un pied et que nous avons trouvé le lendemain matin ronflant sur la peau de carriole, près du poêle, avec le berger allemand étendu à ses côtés; ce Petit-Noir, enfin, qui un vendredi midi, après avoir mangé trois bonnes assiettées de soupe aux pois, nous fit éclater de rire lorsqu'il

répondit sans broncher à madame Lavoie qui lui en offrait une quatrième :

– Merci, madame, je ne suis pas fort sur la soupe aux pois !

Ces personnages colorés de notre histoire, formant à cette époque une sorte d'institution, sont passés déjà dans la légende.

Dans une ville de la Nouvelle-Angleterre, quand on est adolescent, on trouve que les fêtes de Noël, exception faite de quelques détails, se ressemblent toutes et, avec le temps, on est porté à les oublier,

Celles qu'on a vécues en sol québécois, dans une paroisse rurale comme Sainte-Flavie, demeurent longtemps dans la mémoire parce qu'elles possèdent un cachet particulier qui frappe les sens et pénètrent jusqu'au plus profond de l'âme.

Par un temps de clair de lune surtout, dès qu'on arrivait sur la côte de la mer, on pouvait apercevoir maintenant de plus près le fleuve glacé et immense, s'étendant au loin comme un vaste désert blanc sans horizon où poudroyaient par moments en spirales des colonnes de neige fine.

À la maison, après avoir échangé les cadeaux et les bons vœux, le moment tant attendu était venu de passer à table pour le réveillon. On ne saurait oublier de sitôt ces agapes d'autrefois préparées avec tant de soin dans l'intimité des cuisines campagnardes et dont les odeurs de tarte au sucre, de charcuterie et de pain frais embaumaient l'atmosphère.

Ces veillées en commun avec leurs conteurs d'histoire, lunches, parties de cartes, sauteriers, rafraîchissements et chansons à répondre avaient pour objet non seulement de se divertir et d'engendrer la bonne humeur dans une période de dépression économique, mais aussi de resserrer davantage les liens d'amitié et de soutien mutuel entre les gens d'une même paroisse appelés par le destin à vivre, à travailler et à s'amuser ensemble.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

I. La vie rêvée de Barney	7
II. La vie rêvée de Jean-Baptiste	35
III. La vraie vie de John B. Blanchard	87
Annexe	111

Achévé d'imprimer
au Québec
en octobre 2021